

737

L'EUGUELIONNE DE LOUKY BERSIANIK:

UNE ECRITURE AU FEMININ ?

par



ODILE ANNIE RENAULT, L. ès L., P.G.C.E.

Thèse

présentée à l'Ecole des Etudes graduées
pour satisfaire partiellement aux exigences

du grade de

Maîtrise ès Arts

Université McMaster

juin 1980

L'EUGUELIONNE DE LOUKY BERSIANIK:

UNE ECRITURE AU FEMININ ?

MAITRISE ES ARTS (1980)
(Français)

UNIVERSITE McMASTER
Hamilton, Ontario

TITRE: L'Euguélienne de Louky Bersianik: une écriture au
féminin ?

AUTEUR: Odile Annie Renault, L. ès L. (Université de Haute-
Bretagne)
P.G.C.E. (The University of
Sheffield)

DIRECTRICE: Madame le professeur M. Ahmed

NOMBRE DE PAGES: v, 97

RESUME

Parallèlement au mouvement de libération de la femme dans la civilisation occidentale, une vague de textes féminins de tous genres a déferlé depuis quelques années sur le marché du livre.

Rompant avec la tradition qui voulait que tout texte de femme ne traite que de préoccupations réservées depuis toujours à la femme, telles le foyer, la famille ou l'amour, ces textes, bien que fort divers, tant dans leur contenu que dans leur forme, semblent cependant présenter des caractères communs. Certain(e)s critiques s'accordent à reconnaître en eux l'apparition d'une nouvelle écriture, dite écriture au féminin, par opposition à l'écriture traditionnelle au masculin. La première se caractérise par l'ouverture et la fluidité et s'oppose à la langue univoque de la seconde. En d'autres termes, l'écriture au féminin se développerait sur un axe paradigmatique tandis que l'écriture au masculin fonctionnerait plutôt au niveau du syntagme.

Après avoir élaboré une théorie à partir des thèses formulées par divers auteurs, pour la plupart du sexe féminin, nous avons tenté dans notre étude d'appliquer cette théorie à un texte qui nous avait particulièrement frappée par sa puissance, caractéristique que l'on ne s'attend pas à trouver dans un écrit de femme si l'on a absorbé tous les préjugés de la culture masculine qui associe la faiblesse à la féminité.

REMERCIEMENTS

Mes sincères remerciements à Maroussia et à Anthony.

TABLE DES MATIERES

Introduction	1
Premier Chapitre: Eclatement des référents sacralisés, base de la culture du pouvoir	9
A. Historique de cette théorie	9
B. Base factuelle de cette théorie	11
C. La Bible	13
a. Théorie	13
b. Application	17
D. Les philosophies	23
a. Théorie	25
b. Application	29
E. La psychanalyse	34
a. Théorie	34
b. Application	36
Deuxième Chapitre: Eclatement scriptural: la destruc- tion de l'écriture traditionnelle	40
A. Parler	43
a. Théorie	43
b. Application	44
B. Oser parler de soi et en son nom	46
a. Théorie	46
b. Application	47
C. Parler de leur seul bien: l'amour	48
a. Théorie	48
b. Application	54
D. Comment en parler	58
a. Théorie	58
b. Application	62
Troisième Chapitre: Eclatement qui se traduit par le rire	71
a. Théorie	71
b. Application	74
Conclusion	82
Bibliographie	90

INTRODUCTION

"L'Euguélienne est un roman féministe."¹, nous dit Jean Basile dans son article écrit lors de la sortie du livre. C'est l'une des raisons pour lesquelles cette oeuvre risque d'intriguer toute lectrice, tout d'abord parce qu'en tant que femme, elle ne peut se sentir que concernée par le mouvement ici mentionné, ensuite parce que le titre même semble au premier abord loin de promettre un tel contenu: son étrangeté ne semble guère annoncer de question aussi immanente que la condition de la femme dans notre société.

Par ailleurs, le livre ayant paru relativement récemment (en 1976), il est probable que la situation de la femme qu'il présente est encore la même de nos jours, d'où notre désir de l'examiner de plus près.

L'auteur a voulu faire le point sur une situation complexe. Son désir de faire participer tout(e) lecteur (lectrice) à cet instant de l'histoire en éveillant en lui sa conscience ajoute à l'intérêt de son oeuvre au même titre que la véhémence de son refus d'assimiler la confusion traditionnelle entre nature et culture, le féminin inné et le féminin appris. Louky Bersianik nie à la condition de la femme dans notre so-

¹. Jean Basile, 'L'Euguélienne de L. Bersianik. La moitié des hommes sont une femme', Le Devoir, le 6 mars 1976, p.13.

ciété l'origine soi-disant biologique que toute pensée philosophique lui a jusqu'ici prêtée. Pour l'auteur, il s'agit donc de se débarrasser de cette gangue "culturelle" en remettant en question le système. Enfin, en plus de cette (re)découverte de la réalité, le fait que bien peu ait encore été écrit sur ce roman a été le dernier motif de notre choix en ce qui concerne ce projet.

Tout comme un "retour aux sources"¹ est un processus très graduel, il a fallu plusieurs années à Louky Bersianik, de son nom "officiel" Lucille Durand-Letarte, pour écrire son premier livre "sérieux"² (selon des critères masculins bien entendu). Une sensation de malaise, de non-harmonie avec le monde, d'innombrables lectures, voyages d'étude, d'observations, et la stimulation intellectuelle du milieu québécois auquel elle appartient (son mari est réalisateur, son frère, un comédien célèbre et elle a fait des études universitaires poussées³) ont permis qu'elle produise cette somme de la condition féminine d'aujourd'hui. Il lui a fallu une connaissance aussi encyclopédique du problème pour pouvoir présenter un rapport complet, donc valable, de la situation qui est loin d'être simple. C'est ce qui explique que ce livre n'est pas un petit roman de cent pages.

1. Anne Ophir, Regards féminins, Paris, Denoël/Gonthier (Collection femme), p.141. L'auteur y parle de "décarmélisation".

2. Bersianik avait auparavant travaillé à des livres pour enfants.

3. Cf. Basile, op.cit., p.13.

Simone de Beauvoir¹, Kate Millet² et autres précurseurs(!) du mouvement féministe ont de toute évidence préparé pour elle, comme pour maintes autres, le terrain. Elle exprime explicitement sa gratitude envers elles en leur dédiant son livre. Il ne s'agit plus en effet d'une réflexion individuelle, mais plutôt d'un effort solidaire, essentiel quant à la réalisation de l'universalité de ce que chacune ressent confusément.

L'adoption de rôles non "biologiques" (c'est-à-dire autres que celui de mère/épouse) par l'introduction de la femme dans le monde du travail a pu permettre un certain recul et un examen plus objectif de la position de cette dernière. Pourquoi en effet, selon l'auteur, les femmes seraient-elles vouées à la reproduction? Pourquoi les exclure ainsi de ce que l'on appelle production? Quelle "fumisterie", pour reprendre le terme de Paule Lebrun³, la civilisation et surtout les hommes ont-ils mise sur pied? L'auteur, en se posant ces questions, a été amenée à inventorier "toutes les injustices que l'homme occidental a fait subir à la femme"⁴.

¹ Le deuxième Sexe, Tomes I et II, Saint-Amand (Cher), Gallimard (Collection Idées), 1949

² Sexual Politics, New York, Avon, 1971.

³ "L'Euguélienne", Châtelaine XVII, 9, sept. 1976, p. 21.

⁴ Basile, op.cit., p. 13.

Mais qu'une femme soit précisément ici le porte-parole des autres femmes, qu'elle ait voulu exprimer tout ce que ressent La femme, en essayant par là même de faire comprendre ses sentiments, ses pensées aux hommes, voilà qui est plus particulièrement intéressant, car actuellement, en effet, des critiques femmes, dont Claudine Herrmann, Hélène Cixous, Nicole Brossard, Julia Kristeva, Luce Irigaray, s'accordent à reconnaître, en corrélation avec les mouvements féministes séparatistes qui se veulent entre femmes sans les hommes, l'existence sinon d'une écriture féminine, du moins d'une langue, d'un style, de thèmes spécifiques aux femmes¹. Ceci correspond à un sentiment d'inadéquation du discours masculin (qui ramène tout à lui, la femme jouant le rôle du miroir) quant à l'expression féminine. Au point de vue égocentrique du mâle s'oppose l'altruisme de la femme. La langue, ultime instrument du pouvoir dit phallocrate, reflète donc ce même aspect et s'avère incapable de rendre les débordements, la générosité du cœur féminin.

C'est ainsi que l'on peut remarquer une grande nouveauté, une évidente originalité dans les œuvres de Marguerite Duras, Madeleine Gagnon, Hélène Cixous, Annie Leclerc et dans beaucoup d'autres rédactions féminines contemporaines².

¹. Numéros spéciaux du Devoir, cahier 3, le 3 juin 1978, pp.1 et 36; et de la Revue des Sciences humaines CLXVIII, 4, 1977.

². Numéro spécial de La Barre du jour, LVI-LVII, mai-août 1977, entre autres.

L'Eugélonne semble, dès une première lecture, appartenir à cette catégorie. Nous avons donc voulu essayer de montrer dans quelle mesure ce texte était (consciemment ou non de la part de l'auteur) une écriture féminine, en nous servant d'une théorie élaborée à partir des points communs à toutes ces œuvres.

Le titre même de ce roman semble nous dicter la méthodologie à suivre: quelle est donc la signification de ce couple article-substantif? Si l'on se réfère au Petit Robert, on découvre que le mot grec "euaggelion", du genre neutre, représente quelque chose de très précis: c'est-à-dire "la bonne nouvelle", ou encore "l'Évangile", donc la vie du Christ¹. Par ailleurs, la racine du mot "évangile", "Eve", vient de l'hé-

¹. Le Petit Robert, Edition de 1977, p.715. Il s'agit, bien sûr, de la reproduction du mot grec en alphabet latin, version que l'on retrouve encore dans le Dictionnaire étymologique de la langue française, Paris, Larousse, 1938, p. 302; une autre version légèrement différente est offerte par le Dictionnaire étymologique de la langue française, Paris, Presses universitaires de France, 1968, p.243: "euangelion". Quant au Littre (Dictionnaire de la langue française, Paris, Hachette, 1874, Tome II, p.1543), dans le paragraphe sur l'étymologie du mot "évangile", c'est l'original en alphabet grec, qu'il nous propose: ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ. Un dernier examen du Dictionnaire grec/français de W. Magnien et de M. Lacroix, Paris, Librairie Belin, 1969, p. 722, nous apprend que ce mot décomposé signifie ΕΥ/ΑΓΓΕΛΛΕΙΝ c'est-à-dire en français "bien/annoncer", donc prêcher l'Évangile. Un dernier point à retenir est le fait que dans notre roman le nom de l'héroïne reprend la forme ancienne de la lettre "v" (en latin le "v" et le "u" s'écrivent de façon identique). Voilà un premier exemple de ce "retour aux sources" dont nous avons parlé plus haut.

breu et exprime l'idée de vie¹.

Or, Louky Bersianik a voulu féminiser le terme (tout en le modernisant) en doublant la consonne finale et en lui apposant un "e" supplémentaire: l'Euguélionne. Il est évident que l'auteur n'a pas fait ce changement gratuitement, mais bien dans un but précis: celui tout d'abord de renverser ce sur quoi est fondée toute l'histoire humaine (des Hommes, bien sûr!), c'est-à-dire de créer un anti-évangile, de nous présenter en la "personne"² de l'Euguélionne un Messie au féminin (ne sont-ils pas tous deux extraterrestres, voire sur-humains?), annonciatrice elle aussi de la Bonne Nouvelle, mais non dans le sens que lui avait donné l'homme; c'est maintenant le point de vue de la femme qu'elle va nous présenter. N'y avait-il pas, en effet, un paradoxe dans le terme même d'évangile, en ce sens que la femme dans notre Histoire n'a été qu'une morte-vivante?

Mais en même temps ce titre peut vouloir dire "la lionne qui gueule" ou peut encore évoquer des connotations différentes telles que la science-fiction. Pour un même signifiant nous avons donc ici offert tout un éventail de signifiés. C'est cette multiplicité du sens qui semble justement caractériser l'écriture féminine. Nous essayerons donc de montrer s'il

¹. The Pocket Oxford Dictionary, Oxford, Oxford University Press, 1969, p.281.

². Notre ambiguïté est ici recherchée, car de la même façon que l'Euguélionne n'appartient pas à la race humaine, la femme n'appartient pas à celle des Hommes.

y a parallélisme entre le titre et le roman. Le livre est-il une métaphore du titre dans tous les sens? Puisqu'il est impossible de ramener ce dernier à une seule signification, de forcer le multiple (féminin) dans l'unique (du discours masculin limitatif), le plan qui suit aura lui-même une forme éclatée, à la façon des textes féminins. Il nous fallait ainsi justifier l'établissement de subdivisions multiples par la difficulté de les regrouper sous des chapitres précis.

La théorie élaborée par Luce Irigaray¹ pour une définition de l'écriture féminine, complétée par celle d'Umberto Eco sur l'œuvre ouverte², nous servira de base quant aux points principaux de notre étude. Chaque point présenté sera ensuite directement appliqué au livre même en vue d'établir s'il s'agit bien d'une écriture féminine.

Notre premier chapitre concernera donc le problème des référents culturels du Pouvoir. Le traitement de ces mêmes référents dans le roman suivra immédiatement.

Le deuxième chapitre s'attaquera au référent scriptural, c'est-à-dire à la langue, moyen d'expression de ce Pouvoir.

Le troisième, enfin, présentera l'arme supplémentaire

¹. Ce Sexe qui n'en est pas un, Paris, Minuit, 1977 et Speculum, de l'autre femme, Paris, Minuit, 1974.

². L'Œuvre ouverte, Paris, Seuil, 1965.

indispensable au féminin: le rire.

Nous terminerons en concluant selon nos découvertes, c'est-à-dire en établissant si nous sommes ou non en présence d'une écriture féminine, s'il s'agit au contraire d'une autre écriture masculine ou peut-être si nous avons ici les deux, c'est-à-dire une écriture plurielle.

PREMIER CHAPITRE

ECLATEMENT DES REFERENTS SACRALISES, BASE DE LA CULTURE DU POUVOIR

A. Historique de cette théorie

Afin de prévenir toute objection, il est essentiel tout d'abord de mentionner ce qui est en fait un paradoxe: comment pouvons-nous prétendre élaborer une théorie de l'écriture féminine quand le propre de celle-ci, du moins selon ce que l'on souhaite qu'elle soit, est de s'opposer à toute idée de théorie? A vrai dire, c'est cette "manie" masculine, cette volonté de tout catégoriser, limiter, organiser, étiqueter, de regrouper toutes choses sous un titre selon une ligne de pensée que contestent les femmes écrivantes¹. Il est donc impropre ici de parler d'une théorie. Il existe par ailleurs tant de différences parmi les textes féminins qu'il est impossible de "répondre de façon univoque tant à la question de la spécificité d'une écriture féminine qu'à celle de son impact"².

C'est pourquoi Julia Kristeva suggère les termes de "particularités stylistiques et thématiques à partir desquelles

¹ "J'ai pas de théorie du roman. Ça me fait rigoler, rien que l'idée", dit M. Duras à X. Gauthier dans Les Parleuses, Paris, Minuit, 1974, p.187.

² Introduction au numéro spécial de la Revue, passim, op.cit., p.475

on pourrait ensuite essayer de dégager un rapport spécifique des femmes à l'écriture"¹.

Un autre obstacle à cette rationalisation de l'écriture féminine est le manque de travail critique concernant ce sujet. Trop de problèmes pratiques se posent encore à la femme qui s'intéresse à ce genre d'étude: la condescendance, voire même le mépris des éditeurs envers les textes féminins, l'opposition de certaines femmes qui associent ces textes à des cris de folles², le manque de soutien financier, de revues spécialisées, la méfiance des femmes mêmes à l'égard de la critique littéraire actuelle plus hermétique et plus maîtrisée que jamais par les tendances scientifiques générales, sont quelques exemples parmi tant d'autres.

Le domaine critique appartient donc surtout aux hommes. Les quelques femmes déjà mentionnées dans notre introduction, auxquelles on peut encore ajouter les noms de Rose Allen et Xavière Gauthier, n'offrent que "des points de repère, points de départ" par leur "dialogue avec les"maîtres à penser" contemporains: Blanchot, Lacan, Derrida, Deleuze, Barthes

¹. Françoise van Rossum-Guyon, 'Questions à Julia Kristeva', La Revue, passim, op.cit., p.496.

². Voir à ce sujet Xavière Gauthier, 'Lutte des femmes', numéro spécial de Tel Quel LXXIV, hiver 1977, p.94.

et Lévi-Strauss"¹. Mais la pratique d'une écriture féminine a de toute évidence précédé la théorie, et nous en sommes encore dans les deux cas, au stade du chaos initial, aux premiers pas encore non contrôlés.

B. Base factuelle de cette théorie

Quel semblant d'ordre pouvons-nous percevoir dans cette allure d'incohérence? Du point de vue "particularités thématiques", si l'on reprend la terminologie de J. Kristeva, un élément nous frappe: l'attaque menée contre les référents intouchables de la culture du pouvoir. En effet, les femmes reprochent à cette dernière, c'est-à-dire aux hommes qui de tout temps ont eu par la force le pouvoir et ont organisé le monde à la façon dont ils l'entendaient, de vouloir tout définir, tout concevoir par rapport à eux-mêmes, selon leurs croyances, leurs critères, et d'avoir, consciemment ou non, ignoré que peut-être les femmes étaient différentes de ce qu'ils voulaient qu'elles soient, que peut-être ils auraient dû leur demander leur avis quant à leur position dans la société.

Par ailleurs, il leur a fallu, pour conserver cet état de choses, s'assurer de la propagation de ces croyances, de ces mythes essentialistes sur la femme: c'est à ce stade qu'interviennent la parole et surtout l'écriture qui de siècle en

¹. Christiane Perrin Makward, 'La critique féministe, éléments d'une problématique', La Revue, passim, op.cit., p.621.

siècle a permis la préservation de ces idées par leur enseignement régulier, génération après génération. La femme n'ayant pas eu pendant longtemps accès au privilège de l'instruction, autre instrument du pouvoir, il a été d'autant plus facile à l'homme de continuer à élaborer dans cette lancée sans crainte de se voir contredit.

En quoi consiste donc cette culture livresque, c'est-à-dire l'instruction qui se donne généralement dans la civilisation occidentale¹? Quelle idée de la femme s'applique-t-elle à former?

Descriptions of women have (...) been created by men, women have been provided with reflections of themselves to which they have been expected to conform. Whether we look to mythology, fairy tales, poetry or religion the same polarized versions of women confront us: fairy-tale princess or witch, Virgin Mary or Mary Magdalene, she is either totally subservient, or rejected by society - both are therefore powerless, and all women being forced into one role or the other are thus stripped of all power they might have acquired. Patriarchy is maintained through a judicial use of description. So here we are: In the beginning was the word and the word was with God and the word was God. And God was male.²

¹. Nous traiterons ici essentiellement de la culture occidentale qui subit plus particulièrement ce "remue-ménage" féministe.

². Jennifer Waelti-Walters, 'In the beginning was the word: Power and Language in Wittig's Les Guérillères & Bersianik's L'Euguélonne', à paraître, p.1. A rapprocher de l'Evangile selon St. Jean 1:1 et 1:14: "Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu." "Et le Verbe s'est fait chair".

C. La Bible

a. Théorie

La Bible est le premier instrument utilisé par les hommes à leur bénéfice pour nous endoctriner, et c'est aussi un des livres les plus enseignés, qui, s'étant infiltré dans la vie occidentale, a imprégné notre société. Ce livre nous offre une version très particulière, en ce sens qu'elle n'a rien à voir avec les découvertes scientifiques, de la façon dont l'homme est apparu sur terre. Enfin, c'est la première Histoire que l'on nous raconte dès le plus jeune âge; c'est pourquoi nous allons nous attacher maintenant à l'examiner de plus près.

i) La Genèse

Dès qu'arrive, selon la Genèse, le stade de l'apparition de l'homme, on nous apprend que Yahvé Dieu a commencé par dire: "Faisons l'homme à notre image, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre."¹ Il l'a donc modelé avec la glaise du sol, puis lui a insufflé une haleine de vie avant de l'installer dans le jardin de l'Eden, fief qu'il lui avait attribué. Mais on ajoute: "Yahvé Dieu dit: "Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie" "². Il laisse donc l'homme nommer toutes les bestioles

¹•La Genèse 1:26

²•La Genèse 2:18

avant de l'endormir pour procéder à cette opération bizarre: "Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme."¹ Après quoi la femme vit que l'arbre de la connaissance, interdit à l'homme par Dieu, "était bon à manger et séduisant à voir, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir le discernement. Elle prit de son fruit et mangea. Elle en donna aussi à son mari, qui était avec elle et il mangea."² Alors, leurs yeux se sont ouverts. Dieu, en colère en raison de la désobéissance d'Eve, s'adressa alors à elle en ces termes: "Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils. Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi."³

Reprenons donc ces éléments et voyons ce qu'ils nous révèlent sur l'homme et la femme. Dieu apparaît d'abord comme unique créateur et unique maître de l'univers. Puisqu'il crée l'homme à son image, l'homme est, lui aussi, unique, en tout cas le seul qui importe de toutes les créatures puisque Dieu lui donne déjà le pouvoir et qu'il l'installe déjà en maître. Déjà s'installe une hiérarchie avec, à la tête, l'homme comme créature supérieure de par le pouvoir dont Dieu l'investit,

¹ La Genèse 2:21-22.

² La Genèse 3:6

³ La Genèse 3:16

pouvoir de nommer à son tour et de décider pour les autres.

Ensuite vient Eve qui, nous dit-on, est envisagée comme une "aide" pour Adam, donc "sous ses ordres"¹. Déjà se précise donc l'image de la femme non comme une ou autre, mais comme le un inférieurisé. Qu'elle soit issue d'une des côtes d'Adam en fait encore un sous-produit créé non point pour lui-même mais pour le bénéfice d'un autre auquel on le donne. Cette soumission est encore renforcée lors de la punition d'Eve après sa désobéissance à Dieu (bien qu'elle et Adam aient communiqué ensemble et pour la première fois dans ce mal). Elle sera dominée par l'homme, mais il n'y a, en fait, rien de nouveau en cela!

Partant il y a toujours retour au un, à l'homme, et cela même dans l'accouplement qui est vu, non comme source de joie partagée, mais comme nécessité dans des buts de reproduction: "Et ils deviennent une seule chair."² Nulle explication n'est fournie quant au supplément de plaisir que tirent les humains de cet acte (et qui les différencie des animaux).

ii) Le Nouveau Testament

La femme, par conséquent, n'est qu'un intermédiaire entre l'homme et sa progéniture, et cet autre aspect apparaît plus clairement encore dans le Nouveau Testament où, nous dit-on, de Marie naît Jésus, le fils de Dieu, par l'entremise de

¹ Voir la définition du mot "aide" dans le Petit Robert.

² La Genèse 2:24. (Nous soulignons.)

l'Esprit Saint¹. Or, c'est cette trinité mâle qu'on vénère, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, ce mystère du Dieu unique en trois personnes (mâles!) et à laquelle la Vierge, bizarrement, n'appartient pas. Elle n'a été que l'instrument d'une manipulation sur-naturelle entre Dieu et l'Homme, car ce fils qu'elle a mis au monde est fils de Dieu fait homme pour sauver le peuple. Humble servante (représentée le plus souvent agenouillée à ses pieds), Marie n'a donc qu'une importance mineure dans le salut des hommes. On la traite comme si elle n'existait pas, puisqu'elle est totalement effacée de la Trinité.²

Pour les femmes, il s'agira ainsi de conduire tout lecteur à reconsidérer la position de la femme, non en tant qu'entité négative par rapport au mâle, seul existant, mais selon ses valeurs à elle³. Pour ce faire, elles ont choisi, non de saisir, mais de "désancrer"⁴, d'altérer l'ordre phal-

¹•L'Évangile selon Saint Matthieu 1:16 et 1:20.

²•Les passages bibliques les plus sexistes qui dépassent l'envergure de cette étude quelque peu schématique sont à trouver dans la Première épître aux Corinthiens 11:2-16. La femme y est nettement considérée le reflet de l'homme. Cf. Jeanne Lapointe, 'Du discours de domination', Numéro spécial d'Études littéraires XII,3, déc.1979, p.354.

³•Il est important de préciser qu'il ne s'agit nullement de demander l'égalité afin de prendre la place des hommes, les valeurs de ceux-ci (violence...) ne convenant pas aux femmes, mais plutôt de revendiquer le droit d'avoir une réalité, de partager avec les hommes ce privilège qu'est l'existence.

⁴•Irigaray, Ce Sexe, passim, p.77.

locratique et ses référents principaux, de les faire éclater pour en faire ressortir l'absurde. Elles se proposent donc de reformuler l'histoire et les descriptions du monde selon leur(s) point(s) de vue, en montrant que l'attitude inverse, évinçant l'homme, est tout aussi ridicule et fausse, et en détruisant le culte du Un.

b. Application

Là est bien l'intention initiale de Louky Bersianik qui avoue vouloir "revoir le Livre de l'humanité" ¹ et procède en reprenant les passages bibliques qui "bousillent" ² particulièrement la femme. Dès la phrase d'ouverture de son premier volet, l'auteur, par la reprise d'une simple locution populaire (Nul n'est prophète en son pays. ³) nous offre une concentration de significations:

Nulle n'est prophète sur sa planète. (p.13) ⁴ (Nous soulignons.)

En quelques mots, elle nous restitue l'homme et la femme en

¹. Entrevue avec l'auteur, le 12 mars 1980, à l'Université de Toronto.

². Id.

³. Cette locution signifie selon le Petit Robert: "Il est plus difficile d'acquiescer de la considération parmi ses proches qu'auprès des étrangers."

⁴. Louky Bersianik, L'Euguélienne, Montréal, Les Editions la Presse, 1976. Sauf en cas d'indications contraires, tout chiffre entre parenthèses se réfère à cette édition.

tant qu'égaux. (Tous deux sont maintenant sur le même plan puisque nulle au féminin représente la femme et que prophète est la forme masculine du mot. L'auteur aurait pu utiliser prophétesse, qui existe, si elle l'avait voulu.) La supériorité de chacun(e) par rapport à l'autre est donc niée. Aucun(e) ne détient la vérité (pas même avec la Bible) et ne mérite par conséquent plus de considération que son (sa) semblable.

Il est intéressant de remarquer aussi que de pays, substantif masculin, nous sommes passés à planète, substantif féminin. Voici donc le monde entier féminisé et également mis en mouvement puisqu'une planète se meut par définition. Ce déplacement planétaire constant fait un contraste marqué avec l'état statique du passé.

Peut-on montrer intention plus claire de renverser le Nouveau Testament qu'en en féminisant aussi le titre comme elle l'a fait? Il apparaît clairement dès le départ que cette attaque de la Bible constituera l'offensive la plus importante de notre roman.

i) Le Nouveau Testament

Les positions sont immédiatement inversées car c'est maintenant la masse des hommes (et des reporters qui jouent ici le rôle d'apôtres) qui regarde avec émerveillement la venue de ce Messie fait Femme (dont le but est de "redorer le blason"(p.54) de cette dernière) au-dessus d'eux. " "Elle arrivait d'ailleurs, par le haut", écrit un reporter."(p.14, mots

soulignés dans le texte original)¹

Ce Messie féminin est, lui (elle?) aussi, détenteur (détentrice) de la (Bonne) Parole parce que, dès son arrivée, il (elle) donne une conférence de presse pour la prêcher.

Mais l'Euguélienne n'est plus un dieu unique (et invisible) car elle assume mille aspects différents:

Car n'importe qui pouvait la voir à l'œil nu comme sur un écran, en close-up, en plan éloigné, en accéléré, en slow-motion, avec des effets de zoom, de dolly-back, de tilt-up et de tilt-down, bien qu'elle fût réelle, charnelle et de trois dimensions. (...) Elle se montrait ainsi ou comme cela selon son humeur. (p.14)

Le un divin est ainsi détruit et sa multiplication se retrouve vers la fin du texte quand l'auteur réinvente le Credo:

Je crois en Moi, (...)
 Je crois aux Autres qui sont Moi et qui sont les Mêmes que Moi, je crois aux Autres qui sont de chaque côté de Moi, qui sont devant et derrière Moi.
 Je crois qu'il n'y a personne au-dessus de Moi et je crois qu'il n'y a personne au-dessous de Moi. (p.383, mots soulignés dans le texte original)

Le un supérieur et vénéré du "Je crois en un seul Dieu..." officiel fait place à la multitude et à l'égalité de tous dans ce nouveau système.

¹ L'Euguélienne vient annoncer la fin d'un certain esclavage sur terre.

Ce même thème est poursuivi lorsque cette personne extraordinaire nous est présentée: elle aussi est issue d'une trinité à l'image de celle déjà offerte. Mais cette deuxième a pour nom Sainte Trigynie (p.50). Ce terme nous resitue dans un contexte totalement féminin¹, éliminant l'intervention de l'homme de cette autre production divine. Calquée sur le groupe biblique, elle offre les composantes suivantes: La Déesse Wondjina ("Wouldn't you know" en anglais familier?²), Dieu féminin, a engendré l'Euguélienne (Messie féminin) par l'intermédiaire de la Cerveille Suprême (p.53)(la cervelle étant le synonyme féminin du mot esprit). Le véhicule de cette nouvelle génération a cette fois pour nom le Nopal (=la Vierge Marie), qu'on nous dit du sexe masculin. Lui aussi manque de bien près de se voir gentiment répudier par sa douce future, n'eût été l'Archange Evangéline (bien sûr, l'Ange du Seigneur ou l'Ange Gabriel³) qui était apparue en songe à la Nopaline et qui la prévint de n'en rien faire. Il semble aussi qu'une fois encore le producteur ait pu concevoir tout en gardant sa "josephité" (l'opposé de la virginité). Louky Bersianik utilise à son sujet le calembour⁴ d'Emasculée Conception, iro-

¹•Gyné- = femme (du grec 'gunê', gunaïkos), le Petit Robert.

²•Cf. Waelti-Walters, op.cit., p.8.

³•Matthieu 1:20 et Luc 1:26.

⁴•Pour utiliser un terme plus technique, une paronymie in absentia, selon la dénomination du Groupe μ de Liège.

nique puisque nous avons ici passage de 'sans tache' (de l'Immaculée) à 'sans testicules'¹!

Un détail vient cependant modifier ce parallélisme des deux trinités: la conception qui s'était faite auparavant en sens unique (du Père au Fils par le Saint Esprit), peut maintenant se faire dans toutes les directions: toutes trois (Mère, Cerveille Suprême et Fille) procèdent en fait les unes des autres (et non plus seulement par le Saint Esprit)(p.50-51).

Tout se complique plus encore quand on arrive à la généalogie de l'Euguélienne, véritable femme-gigogne (p.52-53) qui non seulement fut engendrée par Wondjina mais fut aussi engendrée par la Nopaline, elle-même engendrée par Kate Millet, elle-même engendrée par Betty Friedan et ainsi de suite jusqu'à Eve. On compte au moins mille cinq cents générations! Nous sommes donc loin du singulier capitaliste et monopolisateur.

ii) La Genèse

Mais le Nouveau Testament n'est pas le seul à être l'objet d'irrévérence dans ce roman. La désacralisation touche aussi d'autres aspects de la Bible. Si la femme a déjà profané les Evangiles, elle envahit aussi la Genèse et Louky Bersianik se plaît en particulier à faire raconter la grossesse d'Adam par une femme de la terre, et à sa façon (p.41-45):

¹. Il est assez amusant de remarquer aussi que la fameuse trinité mâle a été rabaissée dans ce texte à l'ensemble des organes sexuels mâles que l'on nous qualifie encore de "bien modeste" (p.44).

nous voici de retour auprès d'Adam esseulé, mais d'un Adam qui, dans son ennui (car les autres lui manquent), n'a besoin de personne pour avoir de mauvaises pensées tout en lorgnant sans modestie son "membre", seul "être" et seul objet de sa fierté et de son culte, et dont il préférerait ignorer la fonction vulgaire (p.41). Yahvé lui a donc fait un enfant à son insu et Adam se retrouve non plus seulement Homme mais doté des divers rôles de mère, père présumé, mari et amant d'Eve, la Première Femme (confusion qui n'est pas sans le gêner).

La situation serait encore acceptable s'il n'avait aussitôt remarqué que cette enfant était une estropiée puisqu'elle était privée de membre!

Mais brusquement la situation change avec un point de vue différent: "C'est le monde à l'envers!"(p.42), se dit Eve en considérant à son tour, et non sans rire, son père-mère dépourvu de seins. Voici donc nos deux personnages mis sur un pied d'égalité. Fièvre, elle aussi, de son corps dont elle compare les seins à "de beaux fruits mûrs sur la devanture"(p.43), Eve n'a rien à envier à Adam, bien au contraire. Elle ressentirait plutôt du dégoût envers sa virilité. Elle se juge même supérieure puisque "mieux équipée que lui"(p.43) surtout lorsque l'on considère "la drôle de breloque baroque"(sa vulve qu'il perd?)(p.43) totalement superflue qui lui pendouille entre les jambes et qui doit le gêner pour marcher. Elle s'apitoie sur le sort du "pauvre Pa-Man Adam"(p.43), affligé de

"ça"(p.43), "ça" étant le terme suprême de la réification du Phallus divin. Voici le phallus désacralisé proprement.

Eclaté est aussi le mythe de l'envie du pénis qui est supposé gérer la psychologie de la femme: cette fois, c'est Adam qui envie à la femme une de ses particularités: "Si j'avais moi aussi quelque chose capable de se dresser vers elle sans défaillance comme les terribles choses qu'elle a sur le devant..."(p.44). C'est en les enviant et les craignant et en voulant imiter les seins d'Eve qu'Adam produit sa première érection. Le culte du un est enfin transféré au culte du deux et du multiple.

D. Les Philosophies

La Bible n'est pas le seul maître à penser offert par les hommes: aux sceptiques qui récusent la révélation et la foi, les philosophes proposent depuis l'antiquité une vision plus ou moins méthodique du monde et des problèmes de la vie. "Amis de la sagesse", selon l'étymologie de leur nom, ils s'attachent à présenter à l'aide de la raison une connaissance juste des choses¹. Ils visent donc la réalité absolue. Mais la femme n'y est pas plus justement traitée. Luce Irigaray dénonce le fait que, dans le discours actuel, aucun lieu n'est possible pour le "féminin"². Toujours soumise au discours se-

¹•Voir la définition du mot "sagesse" dans le Petit Robert.

²•Irigaray, Ce sexe, passim, p.67.

xué (C'est toujours le point de vue masculin qui nous y est donné), la femme doit, pour se faire une place, déranger le discours philosophique et "rouvrir" ses figures - "l'idée, la substance, le sujet, la subjectivité transcendantale, le savoir absolu - pour en faire resurgir les emprunts au/du féminin, leur faire "rendre" ce qu'elles doivent au féminin"¹. Car à quoi le discours doit-il sa position de maîtrise? Surtout à son pouvoir de réduire tout autre dans l'économie du Même. (Il y a, donc, détournement, dévoiement, réduction de l'autre dans le même.) Il y a, par conséquent, effacement de la différence des sexes de par la promotion du sujet masculin. Ce sont de tels raisonnements qui, selon Irigaray, ont contribué à mettre au point pour la femme ce rôle d'exploitée par la société qui lui échoit, exploitée tant du point de vue public que du point de vue privé (dans le mariage, bien sûr). C'est pourquoi Luce Irigaray suggère aux femmes de détruire ce système avec ce que René Char appelle des "outils nuptiaux"². Elle se propose, pour sa part, de "faire la noce avec les philosophes"³. Il est, en effet, peu probable que la connaissance acquise soit absolue, quel que soit le système qui la présente, les opinions à son propos différant tant. Un bon exemple de ces oppositions est illustré par les applications économiques du capitalisme et du

¹. Ibid., p.72.

². Ibid., p.147

³. Id. C'est ce qu'Annie Leclerc, La Venue à l'écriture, Paris, U.G.E. (Collection 10/18) appelle de son côté provoquer la chute des guignols de l'histoire. (p.152)

marxisme. Dans tous les cas, avons-nous déjà dit, nous avons inadéquation du système au sexe féminin, car tous, dès le départ, veulent définir les choses par rapport à ceux qui parlent, comme reflets d'eux-mêmes, or "le sexe féminin ne se laisse pas réfléchir sur un miroir plan"¹.

a. Théorie

i) Platon

Un examen rapide de quelques-unes de ces philosophies de base nous permettra d'illustrer plus avant cette idée. Nous nous proposons tout d'abord de jeter un coup d'oeil sur le système idéaliste de Platon. Comment, chez lui, se définit la connaissance, et comment, à partir de là, définit-il la femme?

Platon oppose "la réalité aux apparences et la science aux opinions"². Dans l'allégorie de la caverne, il nous présente quatre étapes qui décrivent quatre degrés d'être et les quatre modes de connaissance qui leur correspondent: d'un côté le monde de ce qui paraît, images ou copies (idoles), de l'autre le monde de ce qui est, monde des Idées (donc le visible/sensible face à l'intelligible). La "mimésis platonicienne, repro-

¹. Irigaray, 'La femme, son sexe et le langage', La Nouvelle Critique LXXXII, mars 1975, p.37.

². 'Platon', La Grande Encyclopédie Larousse, Vol. XV, Paris, 1976, p.9570.

duction du réel à l'image de l'Idée"¹, est un exemple typique de "miroir plan", car la connaissance semble commencer à la perception par le sujet, sans tenir compte de la réalité de l'objet perçu. L'homme pense donc les autres en fonction de ce qu'il pense lui-même et n' imagine pas qu'il puisse en être autrement. Sa représentation de la réalité n'est qu'un procès d'imitation, de spéculation, d'adéquation, de reproduction. Toute production étrangère se voit par lui taxée d'hystérie. C'est pourquoi Platon définira la femme comme un reflet de ce qu'il est, et si l'on examine son oeuvre, on s'apercevra rapidement, aux réflexions faites par l'auteur, qu'il n'en a pas grande opinion:

(...)il dit aux femmes et aux enfants de se retirer(...) si pourtant j'ai renvoyé les femmes, c'est pour cela surtout, pour éviter de leur part semblable faute de mesure(...)

(...)n'ont pas plus de courage que des femmes(...) la femme est appelée par la nature à toutes les fonctions, de même que l'homme, seulement la femme est dans toutes inférieure à l'homme (...)

(...)de ces travaux on leur confiera les plus faciles, plutôt qu'aux hommes, en raison de la faiblesse de leur sexe. 2

Ces exemples ~~et maints~~ autres sont suffisamment éloquents. Il est

¹. Irigaray, 'La femme, passim', p.37.

². Exemples cités par L. Irigaray, Speculum, passim, pp.188-199. Elle y dresse toute une liste de citations de ce genre.

évident que Platon applique ses propres valeurs (courage...) aux femmes et que déjà il reconnaît la croyance de la supériorité de l'intelligence (caractéristique des hommes) sur le sensible (celle des femmes).

ii) Hegel

Sans remonter aussi loin dans notre histoire, nous pouvons encore percevoir une attitude semblable chez Hegel. Pour celui-ci, le passage d'une conscience empirique au savoir se fait de la façon suivante: la conscience sensible est le premier moment, auquel succède la perception, puis l'entendement. La passivité de la conscience "devant l'objet de qui elle attend la vérité"¹ caractérise ce passage. Ensuite vient la lutte pour la reconnaissance. Mais l'identité de l'objet et du sujet constitue le second mouvement, c'est-à-dire "le besoin qui conduit à l'assimilation de l'objet par le sujet qui s'en nourrit"². Là encore, le principe de l'acquisition de la connaissance semble ignorer le fait que l'homme ne peut percevoir quelque chose qu'il ne peut ressentir. Il lui est physiquement impossible de se sentir femme. En la dénommant, il prétend capturer, s'approprier. Il refuse de voir en elle une autre. C'est pourquoi Hegel a pu écrire ce qui suit: "Le clitoris représente le sentiment passif en général. Dans

¹. 'Hegel', La Grande Encyclopédie Larousse, Vol. X, p.5853.

². Id.

l'homme, par contre, on a le sentiment actif, le cœur qui se gonfle (...)."1

iii) le taoïsme

Autre philosophie idéaliste reprenant le même thème, le taoïsme² est totalement fondé sur la relativité de la connaissance et des opinions et définit l'homme en dehors de la société surorganisée, le "dé-définissant"³ en quelque sorte, le replaçant au sein du cosmos où règne le dao, c'est-à-dire l'être pur, innommable, appelant le non-agir comme acte de la création. Cette philosophie préconise un retour à la nature dans laquelle "on peut observer que toutes choses se développent vers le mode yang (masculinité), mode actif et positif qui est éloigné du dao, puis retournent au mode yin (féminité), mode passif et négatif, proche du dao"⁴. Bien que préconisant l'humilité, la souplesse, la passivité, et faisant l'éloge de la féminité, le taoïsme relègue encore une fois la femme au statique tandis qu'il décerne l'action à l'homme.

iv) le marxisme

Jusqu'ici, cependant, nous nous sommes concentrés sur

1. Cité par L. Irigaray, Speculum, passim, p.266.

2. Exceptionnellement nous étudierons une philosophie non occidentale pour montrer que l'attitude masculine est universelle.

3. 'Taoïsme', La Grande Encyclopédie Larousse, Vol. XIX, p.11642.

4. Id.

les philosophies non marxistes. Le marxisme, même si théoriquement il se veut égalitaire, avec pour but l'abolition des privilèges, révèle le même défaut, la même conception erronée initiale. Sur ce point L. Irigaray s'exprime ainsi:

Je ne pense pas, d'abord, que les concepts marxistes permettent de penser le féminin dans la mesure où leur lien à l'ontologie aristotélicienne (que Marx reconnaissait) et à la dialectique hégélienne (essentiellement et en tant que dialectique une, phallogcentrique) perpétue un certain silence sur le féminin, ou résorbe le féminin dans une nature-mère-matière. Or s'il y a quelque chose qui me paraît devoir être remis en cause, c'est bien la "confusion" de la mère et de la femme, soit l'idéologie de la production-reproduction, et l'indifférence sexuelle.¹

b. Application

Dans L'Euguélienne, l'intention de l'auteur est bien de s'attaquer aux philosophes puisque Louky Bersianik fait dire à une femme:

A QUOI SERT À L'HOMME DE DÉCOUVRIR TOUS SES BEAUX SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES ET SOCIAUX, PLUS COMPLEXES ET PLUS BRILLANTS LES UNS QUE LES AUTRES, S'IL N'A PAS RÉUSSI À ÉLIMINER LES CHOSES TRIVIALES DE SA VIE (qu'il appelle complaisamment "les petites choses") AUTREMENT QU'EN S'EN DÉCHARGEANT SUR LE DOS DE SA

¹. 'La femme, passim', p. 37. (Mot souligné dans le texte original.) Il faut quand même avouer qu'Irigaray choisit d'ignorer une littérature récente (mais valable) de réinterprétation du marxisme à la lumière du féminisme. (Voir, par exemple, Charnie Guettel, Marxism and Feminism, Toronto, Canadian Women's Educational Press, 1974.) Comme elle, nous avons choisi, nous concentrant sur l'intérêt littéraire, de laisser de côté cet autre aspect de la question.

COMPAGNE, SA SEMBLABLE. (p.145)¹

Le mot "semblable" rétablit l'égalité naturelle entre homme et femme, égalité qui devrait exister puisque l'homme applique à la femme les mêmes valeurs, mais que, contrairement à toute logique, il a, à travers l'histoire, niée, lui réservant les tâches les plus dégradantes.

En même temps, l'auteur bouleverse la hiérarchie des préoccupations humaines, rabaissant les choses de l'esprit au corps et à sa poussière, réorganisant la liste des priorités selon le point de vue de la femme. A quoi sert à l'homme, en effet, nous dit-elle plus loin, de savoir s'adapter sur la lune, quand il n'est même pas capable de comprendre ses propres enfants²?

Elle suggère donc de redéfinir le terme d'altruisme, non selon le point de vue masculin (puisque de toute évidence l'homme semble le voir en pratique, non comme une disposition

¹ Extrait d'une pièce de théâtre fictive intitulée Les Coque-fredouilles ou Femme où est ta victoire à toujours recommencer?, tragédie antique et comédie tragique.

² "(...)ils vont sur la lune et savent adapter les corps Humains à la non-atmosphère, à la non-pesanteur, ils ont des systèmes tout à fait adéquats pour toutes sortes de situations invraisemblables, rocambolesques, fortuites, ils ont pour cela une ingéniosité remarquable, mais pour l'enfant qu'ils considèrent tantôt comme une calamité, tantôt comme une bénédiction, ils n'ont trouvé aucun système d'adaptation vraiment efficace."(p.303)

à s'intéresser et à se dévouer à autrui, mais comme une possibilité de glorification personnelle du Un sous le couvert du bien de l'humanité, but ultime de toute pensée philosophique qui prétend vouloir comprendre pour améliorer¹). La femme, pour sa part, vouée à la servitude, semble correspondre davantage à la notion réelle du terme, puisque par son activité elle contribue activement au bien-être et au bonheur des autres (et non d'elle-même):

Je croirai les philosophes altruistes qui disent que l'individu n'existe pas eu égard à la collectivité, lorsqu'ils n'utiliseront plus les femmes pour se faire servir! (p.285)

Tout ce que fait la femme, tant pour l'homme que pour les enfants, s'accorde aussi plus à la description du terme "actif"² qu'à celui de "passif" avec lequel l'homme a étiqueté la femme, minimisant l'action de celle-ci en la recouvrant du terme de "petites choses", réservant alors le terme d'activité à ses beaux concetti.

La logique masculine est encore dénoncée par une répartition des tâches qui laisse les plus gros travaux au sexe dit "faible": l'auteur symbolise cette injustice en faisant

¹. Louky Bersianik qualifie l'homme de capitaliste de l'espèce, de l'argent, du pouvoir, du savoir et de l'énergie créatrice des femmes... (p.376)

². Le Petit Robert définit une personne "active" comme quelqu'un "qui agit" et offre pour le mot "activité" les synonymes suivants: "dynamisme, énergie, vitalité, vivacité".

nettoyer un globe dégoulinant de la saleté de tous (hommes et femmes) à une armée de petites filles (p.145). Il serait plus "sage"¹, en effet, de laisser aux hommes forts et agressifs cette tâche physique et aux femmes, douées de sentiments humains, d'amour et de compréhension, celle de gouverner le monde (p.264).

Reprenant d'autre part l'idée traditionnelle que le sperme mâle, actif, unique, est celui qui par son mouvement déclenche la reproduction, Louky Bersianik souligne encore: "L'agitation n'est pas l'activité"(p.340), car c'est omettre que la plus grande part de l'activité de la grossesse revient à la femme, sans laquelle les cellules ne se multiplieraient pas pour former un enfant. C'est donc le multiple qui importe. Il ne s'agit pas, cependant, de monopoliser ce pôle actif à la façon dont les hommes l'ont fait, mais simplement de faire reconnaître ce qui est, et de rendre à la femme ce qui lui appartient².

Un remaniement du catalogue des valeurs masculines reste donc à faire, puisqu'il est évident maintenant que l'homme a tout emmêlé à son profit: quelle sagesse montre-t-il, en effet, dans une liste qui comprend le Pouvoir, la Guerre et l'Argent et se contente de noter la Vie en appendice (p.269)? La

¹. Dans le sens de bon sens, de raison... qu'il est supposé avoir.

². Il s'agit donc de répartir équitablement, car même si la bisexualité est un fait maintenant reconnu, par exemple dans le taoïsme, l'actif est toujours attribué au côté mâle de toute personne.

femme qui au contraire donne la vie (acte combien plus positif) en réclame à son tour sa part à ces "goinfres de la vie" (p.375), sinon mieux vaut être stérile (p.277)¹.

Il nous reste à examiner la raison pour laquelle l'homme a pu se juger supérieur à la femme et s'octroyer par conséquent le pouvoir. La possession du pénis, "phénomène impressionnant" (p.361), semble être la clé du problème: "Je bande, donc je suis! Tu ne bandes pas, donc tu n'existes pas." (p.310. Mots soulignés dans le texte original) est l'interprétation offerte par l'auteur de la célèbre phrase de Descartes. Mais si la possession de cet organe à l'orgasme spectaculaire est pour lui un signe certain de puissance (sexuelle), que dire alors de la femme dont on ne compte plus les zones érogènes et qui se trouve munie non seulement d'un vagin pour la reproduction mais aussi d'un clitoris, autre source d'orgasme, et qui montre encore plus de puissance dans la gestation? Ce même clitoris n'est-il pas une marque évidente de supériorité puisqu'il est en plus et uniquement pour le plaisir (contrairement à la jouissance masculine) (p.361-362)? Est vraiment le mutilé celui qui est privé du multiple.

Louky Bersianik veut donc rétablir la différence et par la bouche de l'Euguélienne indique qu'elle ne prétend pas

¹. Il est surprenant, nous dit l'auteur, de voir que la vie n'a de valeur qu'à l'état embryonnaire et non plus à l'état de vie accomplie, puisqu'alors on vous condamne à mort ou bien on vous envoie à la guerre. Cf., par exemple, Nietzsche et Mao.

définir l'homme et dire ce qu'il ressent parce qu'elle n'en est pas un (p.358). L'homme n'est-il pas, d'ailleurs, "inimitable"(p.362), voire inhumain¹?

E. la Psychanalyse

a. Théorie

Deux des plus importantes autorités en matière d'idéologie ont donc pour l'instant fait l'objet de notre étude et ont été neutralisées par les revendications de l'auteur. La philosophie, cependant, "discours des discours"², a donné naissance à un discours plus insidieux encore, parce que prétendant expliquer la vie psychique consciente et inconsciente et connaître la femme mieux qu'elle ne se connaît elle-même. Il s'agit, bien sûr, du discours psychanalytique, théorie élaborée par Freud et ses disciples. Comme tout discours au pouvoir, il est, lui aussi, sexué. Il va expliquer la femme, non en tant que spécificité, que différence, mais en fonction de l'inconscient qu'il lui a imputé. C'est pourquoi il va la soumettre à un étalonnage par rapport à des paramètres masculins. Obsédé par l'idée du Phallus, symbole évident de sa supériorité, l'homme va décrire le "féminin" "comme défaut, atrophie,

¹. Dans le chapitre intitulé 'L'Hircocerf', nous lisons:
"L'Homme, dit l'Euguélienne, serait-il cet animal fabuleux moitié bouc moitié cerf qui symbolise ce qui n'existe pas?"(p.224. Mots soulignés dans le texte original.)

². Irigaray, Ce sexe, passim, p.72.

revers du seul sexe"¹ valorisé, utilisant les procédés de toujours que sont l'analogie, la comparaison, la symétrie, l'opposition dichotomique, etc... Ainsi peut-on voir l'homosexualité féminine interprétée comme identification à l'homme², et la grossesse comme substitut du sexe masculin! Jalousie, envie, revendication du sexe masculin caractérisent toute manifestation sexuelle féminine quelle qu'elle soit puisqu'elle ne peut s'exprimer qu'en tant que manque.

Toujours le féminin est négation, passivité. Le vagin n'est vu qu'en tant que trou, vide. Plus extraordinaire encore, est la notion de destin anatomique qui implique que, par nature, la femme est faite pour enfanter, sa jouissance n'étant pas nécessaire³. Cette même jouissance est aussi ramenée à l'orgasme phallique unique et dépossédée de sa multiplicité (clitoridienne et vaginale). L'indifférenciation sexuelle est donc manifeste en ce qui concerne la femme. Le modèle reste l'homme et les préjugés sont renforcés. Jamais mention n'est faite que la sexualité féminine puisse être complémentaire et même nécessaire à l'homme dans sa fonction sexuelle⁴.

¹ Ibid., p.68.

² Id.

³ Ibid., p.70.

⁴ Ibid., p.68.

Dans cette perspective, on pourrait soupçonner le phallus (le Phallus) d'être l'actuelle figure d'un dieu jaloux de ses prérogatives, de prétendre, à ce titre, être le sens dernier de tout discours, l'é-talon de la vérité et de la propriété, notamment du sexe, le signifiant et/ou le signifié ultime de tout désir, outre que, emblème et agent du système patri-arcial, il continuerait à couvrir le crédit du nom du père (du Père)"¹.

b. Application

Dès une première lecture, il apparaît que Louky Bersianik se fait fort de ridiculiser cette autre théorie, jouant d'abord le jeu du pouvoir puisqu'elle s'applique à sanctifier Freud et Lacan sous les noms de St Siegfried et de St Jacques Linquant², pour ensuite mieux les anéantir. Reprenant les hommes pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des enfants uniques, égoïstes, ayant peur de partager avec les femmes (comme avec un nouveau frère, une nouvelle sœur) un pouvoir qu'ils ont eu seuls jusqu'ici, elle les taxe à leur tour de jaloux et renverse ainsi les rôles (p.259). C'est le pouvoir à deux qu'elle préconise, le partage et non le monopole.

Par ailleurs, elle éloigne les suffrages de la foule de St Siegfried, vieux coq dressé sur ses ergots réclamant pour lui seul l'admiration de tous (p.215), en faveur d'une petite fille qui a su en quelques mots rétablir la vérité sur

¹•Ibid., p.63.(Mots soulignés dans le texte original.)

²•Nom d'ailleurs ironique puisqu'évoquant le mot "clinqant" (indice d'un éclat trompeur) et le mot "délinquant"(tout aussi péjoratif).

le phallus et le ramener à sa fonction vulgaire de "tuyauterie" pour "faire pipi" et pour éviter la vaisselle (p.217-218). Le phallus se trouve donc revêtu de rôles multiples et non plus de son seul pouvoir sexuel puisqu'il est tour à tour bâton de maréchal (p.34), baguette magique, serpent que la femme seule sait charmer (p.37), béquille naturelle compensant un chromosome boiteux et défectueux (p.39)¹, obélisque (p.214), gros canon (p.261) et clitoris hypertrophié, voire donc une anomalie (p.326-327). Nous sommes ici bien loin du ton respectueux utilisé à son égard par les maîtres du soi-disant savoir.

Les enfants viennent encore dénoncer le ridicule de l'hermétisme du vocabulaire psychanalytique et ramener Dieu et les Hommes à leur dimension humaine. Ils effectuent ainsi un rabaissement par le rire, le vocabulaire enfantin et la désacralisation:

-C'est la quéquette
 À Jésus-Christ
 Qu'est pas plus grosse
 Qu'une allumette
 Ça l'empêche pas
 De faire pipi
 Vive la quéquette
 À Jésus-Christ
 Hostie! (p.221)

"Même le pénis est un symbole féminin!"(p.348) puisqu'il est un organe creux, nous rappelle l'auteur. A la place

¹. Nous revenons donc à l'idée que c'est l'homme qui est le mutilé.

du primat du phallus, elle nous propose la religion du Trou, qui, de vide, devient potentiel de présence et de plein:

(...)Le Trou est le contraire du Rien, contrairement à ce que croient les Ψ , spécialistes du Manque, du Zéro, du 0 féminins...

Le Trou est le contraire du Rien, car il ne se présente jamais seul et il est toujours accueillant ou généreux de lui-même et de sa substance. (p.395)

Le négatif devient ainsi les positifs. Les valeurs sont renversées. Mais il faut laisser les trous ouverts pour permettre la communication, car tous ces trous sont porteurs de jouissance, de puissance créatrice.

"La liberté", nous rappelle-t-elle, "est une médaille à deux faces,¹(...) la vôtre et celle d'autrui."(p.324). Elle réclame donc pour la femme sa sexualité particulière, la réappropriation de sa jouissance multiple et de son corps: "Car, qui voudrait d'un corps méprisé et dédaigné par celui-là même qui en est le possesseur? De même, faut-il se masturber beaucoup avant d'être capable de jouir d'un autre corps et de le faire jouir."(p.374).

S'arrête-t-on, en effet, de boire et de manger, besoins tout aussi naturels?

Elle revendique toutes les humeurs qui sont les caractéristiques de la femme: le lait, le sang..., tout ce qui a

¹.Et non pas une seule. Nous soulignons.

rapport à la vie. L'eau constitue le corps même de la femme; pourquoi vouloir alors l'en détourner, l'en dégoûter, comme de ses menstrues? La réponse est: transgresser, comme Omi-cronne l'a fait, réussissant à surmonter sa crainte de l'homme pour ne plus penser qu'à satisfaire son désir naturel de se baigner, puisque l'eau est son élément (p.108).

Sommaire

Pour conclure ce premier chapitre, nous pouvons donc dire qu'en ce qui concerne les thèmes, le texte étudié est un très bon exemple d'écriture féminine puisque nous sommes loin ici de l'acception traditionnelle du verbe "définir" qui selon le Petit Robert signifie: "déterminer par une formule précise l'ensemble des caractères qui appartiennent à un concept" (Nous soulignons.).

En rejetant la notion de 'définitif' et en désacralisant les référents culturels, l'auteur passe du singulier (masculin) au pluriel (féminin).

DEUXIEME CHAPITRE

ECLATEMENT SCRIPTURAL: LA DESTRUCTURATION DE L'ECRITURE TRADITIONNELLE

Là n'est pas, cependant, la seule attaque lancée par l'écriture des femmes contre la culture du pouvoir; les référents scripturaux sont plus importants encore, car ils s'apparentent davantage à l'acte de création. Exilée du système masculin, la femme doit s'inscrire dans l'histoire au moyen de sa subversivité, et non plus percevoir l'histoire comme "toute de bruit, et fureur, et non articulée"¹. Membre de l'humanité au même titre que l'homme, son évolution personnelle doit passer aussi au premier plan. Or, le langage qui la dit, tel qu'il est, n'est pas "ce lieu innocent de l'échange communicatif mais celui d'une indexation sexuelle et sociale, discriminante"². Instrument de la culture masculine, il est sexué et donc "truqué"³. C'est "un autre des instruments de

¹ Viviane Forrester, 'Féminin pluriel', Numéro spécial de Tel Quel, LXXIV, hiver 1977, p.70.

² Anne-Marie Houdebine, 'Les femmes et la langue', Numéro spécial de Tel Quel, op.cit, p.91.

³ C. Herrmann, les Voleuses de langue, Artigues-près-Bordeaux, Editions des Femmes, 1976, p.9. Voir également l'article, 'Un savoir colonisé et un langage truqué', les Têtes de pioche, (Montréal), II,7, nov.1977, p.4: "La langue donne à l'homme une position de première place(...) Le monde c'est un monde d'hommes." L'article cite ici Thérèse Laliberté, 1974, (Inédit).

la domination exercée, (...) une des formes que prend l'exploitation capitaliste"¹ ou que prend l'oppression coloniale (au Québec, par exemple). Il s'agit, donc, pour la femme, non d'inventer un autre langage totalement différent (ce qui mènerait à annuler tout espoir de communication), mais de travailler le seul langage existant pour l'instant pour qu'il reflète plus adéquatement cette "autre". Il faut chercher à produire l'incohérence, l'ouverture, l'imprévisibilité, la disponibilité, le délire...², à "creuser dans cette langue pour y intervenir, la transformer ((s') y transformer), la mieux connaître (...) et ainsi la traverser, la démultiplier"³, pour la simple raison que cette langue, au moyen de son système symbolique, code nos paroles et notre corps.

Ensuite il s'agit de trouver une forme verbale qui, telle un "cri inconscient, le long cri d'horreur irrépressible et salutaire (...) exprime l'inépuisable inconscient féminin, "continent noir", univers inexploré d'où jaillira un monde en devenir"⁴. Il faut faire du neuf, créer ce que Nicole Brossard

¹. Madeleine Gagnon, 'La femme et le langage: sa fonction comme parole en son manque', Numéro spécial de La Barre du Jour, (Montréal), L, hiver 1975, p.46.

². Voir à ce propos l'article de C. Perrin Makward, op.cit. et celui de Nicole Brossard, 'L'avenir de la littérature québécoise. Aux prises avec la réalité du dedans surgie', Etudes françaises XIII, 1977, p.383-393.

³. A.M. Houdebine, op.cit., p.95

⁴. Anne Duhamel Ketchum, 'Vers une écriture féminine?', Revue du Pacifique III, 1, printemps 1977, p.30.

appelle une écriture qui ne soit plus de fiction, une sorte de "création sauvage"¹ qui ne se posera pas comme autre maîtrise mais simplement comme autre, car, tout comme il y a deux sexes différents, il devrait y avoir deux langues qui leur correspondent. L'une d'entre elles reste à affirmer².

Certains travaux linguistiques féminins visent déjà à rééquilibrer le langage actuel en s'attaquant d'abord aux traits, aux marqueurs sexuels qui font fonctionner les langues comme formes-reflets de la différenciation mâle/femelle, voire de la discrimination sexuelle, et qui la confortent³, l'aidant à persister et même à la renforcer. Nous pouvons citer comme exemple l'accent mis sur la nécessité de changer les règles de l'accord morphologique (masculin/féminin), en particulier au pluriel: comment, en effet, justifier que même un animal soit supérieur en genre (sinon en nombre) dans une phrase comme: 'Cinq mille femmes et un cochon puant sont entrés.' ? Les linguistes favorisent, par ailleurs, partout où elles le peuvent, l'emploi de noms féminins pour décrire des activités féminines et ainsi se les approprier.

¹ Catherine Clément, 'La femme dans l'idéologie', La Nouvelle Critique LXXXII, mars 1975, p.46.

² M. Gagnon, La Venue à l'écriture, Paris, U.G.E. (Collection 10/18), 1977, p.66.

³ Houdebine, op.cit., p.84-95. Voir également Anne Ophir, Regards féminins, op.cit. Elle nous parle d'un "trucage sémantique systématisé qui fait fonctionner la machine"(p.140).

D'autres encore s'attachent à intervenir sur la langue même¹: on peut mentionner la dénomination Ms. dit Miz, qui évacue l'indexation mariée/ non mariée dans la langue anglaise, et M^e comme remplaçant possible de M^{me} et M^{lle}. Mais il est entendu que ces interventions doivent se faire dans la mesure des possibles, certaines innovations n'étant guère acceptables, par exemple la suggestion de diviser le mot anglais "history" en deux formes possibles: "his-story" et "her-story", sous prétexte que son premier élément est la marque évidente du masculin. Ainsi sommes-nous aussi en français limités par l'existence de lexèmes spécialisés dans un sens et portant la marque féminine excluant l'utilisation de ces termes avec le sème femelle: par exemple, médecin-médecine.

Il reste donc à étudier "les rôles des femmes dans les diverses sociétés, la ou les façons dont on parle d'elles (journaux, romans, mass-média, etc.), dont on les fait parler, dont elles parlent, dont elles écrivent, (...) leurs langages comme silences, leurs regards, leurs gestes (...)"².

A. Parler

a. Théorie

Quelles "particularités stylistiques" se retrouvent avec régularité dans les textes de femmes? Pour elles, il s'a-

¹ Marie-Eva de Villers, 'Des titres et des femmes', Numéro spécial d'Etudes littéraires XII, 3, déc.1979, p.387-392.

² Houdebine, op.cit., p.93.

git, avant tout, de parler. C'est la première étape de leur opposition au silence du passé, à leur soumission à un système qui leur ordonnait de se taire et dans lequel l'homme, pour qui le verbe "écouter" ne signifiait rien, avait entre les deux sexes établi son soliloque. La femme s'applique donc à démolir ce singulier de l'homme qui se veut seul jusque dans son discours avec elle ou avec tout autre homme. Elle refuse le monologue, l'expression du un, au profit du dialogue, car parler implique la présence intrinsèque d'un interlocuteur, et signifie s'exprimer, s'entretenir, communiquer, échanger, et est par conséquent dirigé vers autrui, vers un auditoire pluriel.

b. Application

Or, L'Euguélienne est un livre écrit par une femme pour tous les autres, hommes et femmes¹, et c'est un texte qui donne aussi la parole à beaucoup d'autres, surtout à d'autres femmes:

Le remplacement/déplacement de ces différentes locutrices (ou locuteurs) montre assez à lui seul quelle est l'action fondamentale mise en évidence dans ce récit: PARLER. Tout le monde (femmes surtout) parle, dia-

¹ Louky Bersianik le dédie, en effet, "aux FEMMES DE LA TERRE et aux MÂLES DE (S)ON ESPÈCE". Notons que seuls les hommes sympathisants sont ici mentionnés.

logue, déclare, discours et préférablement sur le mode oratoire/déclaratoire/déclamatoire, celui de la proclamation, du manifeste, de la profession de foi, mode public et extérieur de l'éloquence ou de la rhétorique.¹

"C'est un livre parlé. Un livre que certains lisent à haute voix et debout."²

De plus, cette parole ne suit pas les normes établies par l'autorité masculine puisqu'elle se permet d'en transgresser les tabous en traitant non de la maison, du foyer, des enfants, c'est-à-dire du monde limité réservé au sexe féminin, avec quelques échappées sur la nature et le culte de l'Amour³, mais, de tout ce qui, dans l'univers du dehors, l'affecte profondément, en particulier de son corps considéré comme "quelque chose de sale"⁴ jusqu'à présent. Tout ce qui "ne se dit pas" est, au contraire, franchement dévoilé, étalé, crié, invitant toutes et tous à en faire autant et à ne plus se cacher, à s'accepter et à affirmer publiquement leurs sentiments envers

¹. Agathe Martin, 'L'Euguélienne', Livres et auteurs québécois, 1976, p.51. L'auteur qualifie encore cette parole d'extérieur, de proférée ou décrite, et d'assertive.

². Josée Baudet, 'Remue-ménage', Les Nouvelles littéraires 2547, le 26 août 1976, p.7. L'Euguélienne est pour elle "une possédée de la parole".

³. Cf. S. de Beauvoir, Introduction à A. Ophir, op.cit., p.12. A.D. Ketchum, op.cit., p.25, présente, elle aussi, la femme reléguée "à la mièvrerie".

⁴. X. Gauthier, les Parleuses, op.cit., p.155.

leurs semblables sans crainte de se voir libellés des termes de lesbiennes, putains, homosexuels ou obsédés, pour la seule raison que leur attention et que leur amour ne se reporte pas sur le seul homme¹. Dans toute relation, c'est la recherche altruiste qui importe, la fusion. Le sexe et l'activité en question ne comptent pas.

Dans cette optique, l'Euguélienne suggère également aux femmes de créer, dès qu'elles seront, elles aussi, au pouvoir, un ministère qu'elle décrit de la façon suivante:

(...)un ministère des Gigantesques Oreilles dont la tâche primordiale serait d'être aux écoutes du Discours du Peuple (...)dont la fonction unique serait d'être démocratique ... (...) pour écouter la vox populi...non pour faire taire cette voix à tout jamais ou pour l'espionner dans le but de la punir, mais pour satisfaire ENFIN ses besoins et ses désirs profonds.(p.387-388. Mots soulignés dans le texte original)

B. Oser parler de soi et en son nom

a. Théorie

Parler devient donc l'acte vital pour les femmes, mais tout aussi capital est le fait qu'elles doivent parler d'elles-mêmes et en leur nom. Soumises depuis trop longtemps dans le système patriarcal à un mode d'interpellation qui ne les reconnaît socialement que par le nom de leur père, puis de leur

¹. Voir à ce propos l'épisode du groupe de jeunes gens qui accusent l'Euguélienne, Exil et Omicronne d'être lesbiennes, parce qu'elles les ignorent (p368-370).

mari, et qui va même jusqu'à les déposséder de leurs enfants puisqu'eux aussi reçoivent le nom du père, les femmes exigent maintenant une identité qui leur soit propre. Elles ne veulent accepter que le mérite qui leur revient réellement en tant qu'individus.

b. Application

De la même façon que George Sand avait acquis son pseudonyme pour se permettre la conquête d'une nouvelle identité en tant qu'écrivain¹, Louky Bersianik masque ses origines franco-canadiennes par ce nom² qui, totalement nouveau, n'éveille en nous aucune idée préconçue quant à sa valeur (littéraire) puisqu'il nous est impossible de le ramener à une personne connue par nous dans le passé, mais qui, en même temps, peut évoquer par son ambiguïté une multitude de connotations possibles. Il est donc impossible de préjuger du contenu de ce roman, et c'est là la première transgression de l'auteur.

L'importance de la quête d'un nom pour l'auteur est accentuée par la narration qu'elle nous fait d'une recherche semblable chez un de ses personnages: une quinzaine de pages (p.84-100) sont en effet consacrées à nous raconter la façon dont Omicronne essaie de retrouver son nom de jeune fille

¹. Cf. Béatrice Didier, 'Femme-identité-écriture. A propos de L'Histoire de ma vie de George Sand', Numéro spécial de la Revue des Sciences humaines CLXVIII, 4, 1977, p.561-576.

². que J. Basile, op.cit., p.13, appelle son "matronyme exotique". Anne Richer, 'Louky Bersianik: "L'égalité avant la réciprocité"', La Presse, le 20 mars 1976, p.D3, nous dit que l'auteur est appelée Louky par son mari. Bersianik est un mot indien affectueux.

(qu'on appelle le 'nom d'avant' dans le texte). C'est le premier acte d'indépendance de sa part après sa rencontre avec l'Euguélienne.

Toutefois, sa recherche reste symboliquement sans fruit. Son identité passée n'a jamais existé qu'en fonction des autres qui la possédaient. Certains de ses anciens amis ne se souviennent pas même de son visage comme si elle n'avait jamais vécu. D'autres ont oublié leur propre nom. Elle renonce donc pour le moment à retrouver son nom et suit le conseil de son amie Exil: "Oublie donc tout cela (...). Puisque tu n'as plus de nom, tu n'as qu'a t'en faire un, bien à toi" (p.100, sic).

C. Parler de leur seul bien: l'amour

a. Théorie

i) Amour

Jusqu'ici la femme n'a eu le droit de s'exprimer en littérature que dans un seul domaine: celui de l'amour¹. C'est, d'habitude, son seul bien et sa seule valeur dans le système culturel présent²: "(...)traditionnellement l'amour (est) dévolu aux femmes et l'intelligence aux hommes, au point que pour certains, une intellectuelle n'(est) pas tout à fait une

¹. Hélène Cixous, La Venue à l'écriture, Paris, U.G.E. (Collection 10/18), 1977, p.20.

². Irigaray, Ce Sexe, passim, p.49.

femme, mais un homme d'élection."¹ L'amour préfère autrui à soi-même et à la domination. "(...)le paysage de l'amour diffère de celui de l'intelligence: tout astucieuse qu'elle soit, c'est le seul qu'elle ne puisse pas véritablement concevoir, elle l'appelle donc souvent bêtise."²

Ne pouvant être compris par l'homme comme altruiste, l'amour se veut donc toujours l'équivalent d'une appropriation³, d'un marchandage (puisque selon le système goldmannien, la femme est valeur d'échange ou valeur d'usage) ou d'une abnégation. Anne Ophir nous cite à propos de l'amour la définition de Christiane Rochefort: "Amour: A. Pour une femme; consécration totale à la vie domestique, avec service de nuit. B. Pour un homme; être content comme ça."⁴

Axé sur le désir de l'homme et sa satisfaction, l'amour est donc à reformuler, car dans le contexte du couple, "je t'aime" est synonyme de "je veux que tu m'appartiennes". En réalité, cette formule s'adresse non pas à l'autre mais à soi.

Les femmes proposent donc d'écrire de nouveaux dictionnaires présentant cette fois le point de vue de la femme. Ain-

¹ C.Herrmann, op.cit., p.67-68.

² Ibid., p.68. Dans ce texte nous est aussi donnée (p.67) cette citation condescendante de Lacan: "Lacan (...) aurait parlé (...) de l'amour (...). (...) Je pense qu'il est clair (...) que (...) j'ai parlé de la bêtise".

³ Ce qu'ils disent quand ils ont besoin de la présence de leur image. Cf. Irigaray, Ce Sexe, passim, p.207.

⁴ Ophir, op.cit., p.140 cite Rochefort, Stances à Sophie.

si le mot "amour" est-il un peu plus loin décrit par Christiane Rochefort comme "acceptation et contemplation d'un Autre que soi-même, pris comme il est, et sans attente de retour"¹. Dans le même livre, elle nous parle des sentiments d'un jeune garçon de la façon suivante:

Bruno aime. Personne n'a demandé de nom. Nommer c'est (vouloir) posséder, enfermer dans des limites, immobiliser, tuer. C'est aussi prétendre connaître - affirmation mythique! - alors que le véritable amour, l'amour-passion, est vraiment l'instrument de connaissance.²

Aimer, c'est donc vouloir la vie. Annie Leclerc propose de ne plus dire "je t'aime" mais "tu me remets dans mon corps d'amour (...)tu me fais aimante et large, tu me fais aimer et la terre et les hommes, tu me fais jouir et voir et entendre et comprendre et vouloir."³ Le mouvement se fait vers les autres. A l'image de la jouissance plurielle de la femme, son amour est éclaté et détourné du un au multiple.

ii) Sexualité

Cet amour doit alors être redéfini en fonction du corps de la femme et de sa sexualité. Nous avons déjà mentionné que, selon la théorie de Luce Irigaray, la femme "jouit d'un

¹. Id.

². Ibid., p.149

³. 'La lettre d'amour', La Venue à l'écriture, op.cit., p.140.

peu partout"¹. A l'image de son corps qui ne se limite pas à un seul point de jouissance mais à une multitude, son langage n'est pas centré sur le même. Luce Irigaray essaie de nous expliquer comment la femme s'exprime à l'intérieur de son langage:

"elle" part dans tous les sens, sans qu'"il" y repère la cohérence d'aucun sens. Paroles contradictoires, un peu folles pour la logique de la raison, inaudibles pour qui les écoute avec des grilles toutes faites, un code déjà préparé. C'est que dans ses dires aussi - du moins quand elle l'ose - la femme se ~~re-touche~~ tout le temps. Elle s'écarte à peine d'elle-même, d'un babillage, d'une exclamation, d'une demi-confiance, d'une phrase laissée en suspens ... Quand elle y revient, c'est pour repartir d'ailleurs. D'un autre point de plaisir, ou de douleur. Il faudrait l'écouter d'une autre oreille comme un "autre sens" toujours en train de se tisser, de s'embrasser avec les mots, mais aussi de s'en défaire pour ne pas s'y fixer, s'y figer.²

Il est donc inutile de prétendre définir ce que veut dire la femme. Son imaginaire n'est pas constitué des morceaux épars d'un seul univers particulier:

Se (re)trouver pour une femme ne pourrait donc signifier que la possibilité de ne sacrifier aucun de ses plaisirs à un autre, de ne s'identifier à aucun en particulier, de n'être jamais simplement une (mots soulignés dans le texte original). Sorte d'univers en expansion auquel nulles limites ne pourraient être fixées et qui ne serait pas pour autant incohérence.³

¹ Irigaray, Ce Sexe, passim, p.28

² Id. (Mots soulignés dans le texte original.)

³ Ibid., p.30

iii) Inconscient

Remettant "en question la spécificité du code linguistique et du champ symbolique du texte littéraire", son écrit paraîtra "opaque", voire "illisible"¹ au lecteur habitué aux valeurs masculines. En plus d'un nouveau langage, il est donc nécessaire de réinventer la lecture et la critique littéraire. Lisons à ce propos ce que nous dit Gabrielle Frémont:

Il s'agit bien dans les deux cas - analyse ou texte de femme - de faire resurgir en soi la part du refoulé, de retrouver les forces vives trop longtemps comprimées, les affects étouffés, et de traduire tout cela en mots. Bref, de nommer l'innommable (...) piégée dans son rôle d'objet, mais se rêvant enfin sujet, la femme redécouvre, en même temps qu'une possible identité, son corps perdu, ses désirs éperdus. Et elle se fabrique alors un langage à elle, encore incertain, fait d'hésitations et de tâtonnements, qui trébuche et qui balbutie, mais qui la situe dorénavant, de peine et de misère, dans l'ordre culturel.²

Les femmes revendiquent partant leur droit au plaisir et veulent apprendre à le défendre par la parole. Elles veulent être considérées non plus en tant qu'objets sexuels, que valeurs d'usage et d'échange entre les hommes, mais en tant que participantes, au même titre que les hommes, à l'acte d'amour. Elles

¹ Louise Forsyth, 'L'écriture au féminin: L'Euguélienne de Louky Bersianik, L'Absent aigu de Geneviève Amyot, L'Amer de Nicole Brossard', les Romanciers québécois et leurs œuvres XXV-XXVI, p.199.

² 'Casse-texte', Numéro spécial d'Etudes littéraires XII, 3, déc.1979, p.315-316.

veulent revenir au naturel et à la vérité, trésors depuis trop longtemps enfouis sous les strates de la culture dominante mâle. Pour elles, écrire est l'équivalent de partir à la découverte de ces trésors.

Elles voient, hument, entendent et touchent. Leurs mots sont indissociables de leur corps. Leur écriture est "près de l'imaginaire, du langage du rêve et des fantasmes"¹. L'inconscient est obligé de s'exprimer ainsi car la langue courante est trop répétée et par là non entendue².

iv) Bisexualité

Cette féminité refoulée ne se trouve cependant pas uniquement chez la femme. Nous avons déjà mentionné que tout être humain est bissexué. Anne-Marie Houdebine propose donc de parler du bilinguisme³ de chaque sexe, c'est-à-dire de la théorie qu'en chaque être devraient coexister deux langues (dont l'une est encore à créer) puisqu'en lui existent deux tendances (masculine et féminine)⁴.

¹•Ibid., p.321

²•Voir à ce sujet l'entretien de F. van Rossum-Guyon avec H. Cixous dans le numéro spécial de la Revue, passim, p.479-493.

³•Op.cit., p.94-95. Le terme "bilingue" est d'autant mieux choisi en ce qui concerne l'auteur considérée qu'au Québec il est ramené au corps, ayant pris, dans la langue familière, la signification supplémentaire de "bissexué, androgyne, hermaphrodite...". Il y a donc parallélisme entre langue et corps.

⁴•Voir l'utilisation du terme "androgyne" dans L'Euguélonne, p.361.

Ce double langage permettrait ainsi la compréhension entre homme et femme puisqu'à l'heure actuelle tous deux sont encore obligés même dans le langage d'assumer les images respectives de virilité et de féminité que la société leur impose, "car l'homme est prisonnier de son rôle viril autant que la femme de son rôle féminin"¹. Là se trouve la clé de tout succès dans le projet de communication de l'avenir.

b. Application

i) Amour

De la même façon Louky Bersianik préconise l'amour désintéressé comme base essentielle de toute entente future entre homme, femme et enfant. Elle suggère de faire sauter les murs des prisons que sont pour eux le foyer, la famille, et même le système éducatif qui s'obstine à vouloir les éduquer selon son "idéologie qui est la bonne, la seule qui soit vraie, la seule qui soit morale, la seule qui, jusqu'à preuve du contraire, nous vienne d'En-Haut..."(p.306. Nous soulignons). "Contentez-vous de les aimer."(p.306), suggère encore l'auteur. La maternité n'est rejetée par elle qu'en tant qu'unique et arbitraire devoir imposé à la femme par la société². Mais cet amour ne peut être si l'on ne laisse pas aux êtres aimés la

¹ Citation de Françoise Collin par Josée Yvon, 'La poche des Autres', Numéro spécial de La Barre du jour L, hiver 1975, p.97.

² Louise Forsyth, op.cit., p.202.

liberté de choisir. Les laisser faire selon leur(s) désir(s) est la meilleure preuve de notre générosité. C'est pourquoi même la fidélité, preuve ultime d'égoïsme (puisqu'on se garde pour un(e) seul(e)), voire même de masochisme (ne sommes-nous pas les seuls à en tirer plaisir?) de la part de celui ou celle qui se l'impose, est démystifiée (p.373-374).

"Il faut s'aimer beaucoup (...) avant d'être capable d'aimer les autres et de demander à être aimé."(p.374), nous dit encore l'auteur par la bouche de son personnage. Ultime-ment concerné par le bonheur des autres, ce précepte fait encore éclater la notion d'amour offerte par la société actuelle.

ii) Corps et Sexualité

L'importance de l'amour est donc ramené au corps qui se découvre et se fait voir sans fausse pudeur. Ainsi Omicronne et Migmaki se font-ils leur déclaration nus et en se touchant (p.193).

Ridiculisé, lui aussi, par les enfants, le port de vêtements (pp.131,132,133), autre masque superflu, est une démonstration de plus de l'hypocrisie de la société qui se refuse à accepter le naturel.

"Femmes de la Terre, soyez des roues de plaisir (...)" (p.385), conseille l'Euguélienne. C'est l'amour physique, la jouissance, qui passe au premier plan: "Aux femmes mûres de cette planète les jeunes amants de toute constellation!"(p.337).

Et nous lisons plus loin:

Lesbienne, homosexuelle, bisexuelle, hétérosexuelle, pansexuelle? Qu'est-ce que c'est que cette panoplie, dit l'Euguélienne? Ce qui compte pour moi, c'est d'être sexuelle. La façon importe peu. (p.370)

L'auteur enchaîne: "Il faut détruire les sexes," (p.371), c'est-à-dire supprimer le cloisonnement des identités sexuelles.

Louky Bersianik n'hésite pas ainsi à exhiber en maints endroits les différents organes sexuels des deux sexes et à transgresser les tabous qui entourent en particulier le corps féminin:

La voix de la narratrice parle de ses seins, de ses menstrues, de son clitoris, de son vagin, de sa cyprine, de sa jouissance de femme. Elle touche ses organes sexuels. Elle se masturbe pour mieux toucher sa réalité de femme.¹

C'est au moyen de leur corps que les femmes peuvent arriver à communiquer entre elles et à se faire comprendre, puisque la langue qui les dirait n'existe pas encore. C'est ainsi que deux domestiques muettes utilisent comme parte-parole de leur douleur (et de leur révolte naissante) leurs seins dénudés sur lesquels est inscrit un message révolutionnaire (p.91). Bien que celui-ci soit encore indéchiffrable du point de vue scriptural (pour la même raison que les femmes sont encore muettes), son signifié n'en est pas moins compris par les autres femmes qui commencent, elles aussi, à être con-

¹.L. Forsyth, op.cit., p.202.

scientes de leur exploitation.

iii) Alliance

Mais la philosophie de Louky Bersianik n'est pas féministe en ce sens qu'elle n'est pas une philosophie de séparation (qui créerait un nouveau un) mais d'union¹ (tous les deux). "Elle expose (...) le pourquoi et le comment de sa déclaration de guerre et de sa proposition de paix."² "La solution qu'elle propose n'est pas de mettre l'homme au second plan. Chacun doit être au premier plan. Quand on s'aime, il s'établit une dépendance relative."³

"Les femmes et les hommes sont si bien faits pour aller ensemble dans le plaisir." (p.359), dit, en effet, l'Euguélienne. Mais cette entente ne doit pas exister uniquement sur le plan sexuel. Condition primordiale à toute relation, le pouvoir ne doit pas exister sans justice, sans alliance et sans partage entre hommes, femmes et enfants (p.378).

L'homme de l'avenir, Migmaki, porte d'ailleurs un nom qui signifie "alliance" en langage cri (p.192).

Pour illustrer cette théorie de la complémentarité entre homme et femme, Louky Bersianik utilise l'image de l'as-

¹• Voir à ce sujet Jean Basile, op.cit., p.13

²• Reginald Martel, 'Quand femme varie', La Presse, le 20 mars 1976, p.D3.

³• Anne Richer, op.cit., p.D3.

sociation du tenon et de la mortaise, association qui suggère l'absurdité et l'inutilité de l'existence d'un de ces éléments sans l'autre, et l'égalité de ces deux éléments correspondants (p.341). Se fondant sur la bissexualité de chacun, l'auteur propose alors de nouvelles équations concernant l'activité et la positivité du masculin face à la soi-disant passivité/négativité du féminin:

chez la femme: pôle féminin = actif & positif
 pôle masculin = passif & négatif
 chez l'Homme: pôle masculin = actif & positif
 pôle féminin = passif & négatif
 (p.341)

L'égalité est ainsi rétablie en même temps que la différence.

Tout au long du roman, le leitmotiv de l'Euguélienne reste: "Moi, je cherche le MÂle de mon espèce" qui suggère qu'elle croit en l'existence d'hommes qui comprendront. C'est pourquoi le livre se termine sur une note d'espoir pour les humains puisqu'ensemble, hommes, femmes et enfants, se mettent en marche pour aller briser les tables de l'ancienne loi ♡
 (p.391).

D. Comment en parler

a. Théorie

i) Ouverture

Il nous reste maintenant à examiner la manière dont les femmes expriment ces idées dans les œuvres contemporaines.

Les femmes, nous dit Anne Ophir, "n'ont pas de mots pour dire ce qu'elles voient, pensent, sentent"¹. Il va donc leur falloir en inventer. Bien que recherchant à créer une sorte d'anti-roman, "les romancières ne veulent pas substituer une forme littéraire à une autre, mais plutôt faire exploser le monopole des conformismes et faire admettre la possibilité d'une multiplicité de formes"². Elles "ne semblent pas vouloir créer une symbolique cohérente et monolithique pour remplacer celle qu'elles rejettent"³. C'est pourquoi la littérature de tendance féminine s'efforce de subsumer plusieurs formes littéraires: roman, science-fiction, anti-Bible, poésie, catalogue, etc., sous une même production.

Imitant ici la transgression rabelaisienne qui s'attachait en parodiant à détruire l'arbitraire de la littérature classique statique et de pensée linéaire et s'évertuait à introduire le relativisme⁴, les femmes s'efforcent donc, elles aussi, de créer des œuvres ouvertes⁵, diverses, ambiguës, qui, à l'image de leur jouissance, offrent une multitude de styles et d'interprétations possibles. Leur écriture se déplie à la façon d'un é-

¹ Op.cit., p.238.

² Louise Forsyth, op.cit., p.201. (Nous soulignons.)

³ Ibid., p.202. (Nous soulignons.)

⁴ Cf. Jean Paris, Rabelais au futur, Paris, Seuil, 1970, p.155

⁵ Cf. Umberto Eco, op.cit.

ventail. N'allant plus dans une seule direction, à la façon de l'érection et de la pensée masculines, la femme "cherche dans tous les sens qui elle pourrait être"¹.

Le texte féminin, selon Hélène Cixous, est donc :

(...)un texte qui ne se termine pas, une manière de commencer de tous les côtés à la fois, une écriture qui donne le départ, "à partir de quoi on rompt avec le revenir-à-soi, avec le spéculaire qui organise l'unification, l'identification de l'individu. Un texte de femme fait passer du détachement, se métaphorise, comme errance, comme débordement ... Je crois, dit-elle, que la féminite s'inscrit dans la non-anticipation, c'est vraiment le texte de l'imprévisible".²

La femme est "beaucoup plus proche de la folie ... du moment qu'elle est beaucoup plus proche de toutes les transgressions"³.

Il y a donc chez la femme une meilleure acceptation, sinon une recherche, de l'incohérence, une moindre tendance à la subordination et à la hiérarchisation des idées, voire même "un désintérêt à l'égard de la composition. Si la femme s'essaie à l'architectonique du verbe, cela sent le jeu de mots ou le cruciverbisme"⁴. Etant donné son refus de s'adapter à la

¹ Citation de Marguerite Duras par Gabrielle Frémont, op.cit., p.317.

² Cité par C.P. Makward, op.cit., p.623

³ Marguerite Duras, Les Parleuses, op.cit., p.49.

⁴ J.Kristeva dans le numéro spécial de la Revue, passim, p.498.

syntaxe pré-établie qui est soumise à une organisation trop rigide, elle préfère s'adonner au désordre, à l'anarchie.

ii) Ecriture qui coule

Récusant la théorisation, le féminin se veut subjectif:

"Il" veut que les choses dites soient claires et précises, "elle" se complait dans l'incertain, le lointain, l'inutile et le bavard. Elle parle pour parler. Un flot, un flux. De mots, de sang, du ça.¹

Elle se propose donc de créer un langage qui soit à l'image de son sexe ouvert et circulaire, de son corps tout en courbes, une "démarche de crabe, ou tournante ou ondoyante"² plutôt qu'un autre exemple de rectitude de pensée à la façon de la "logique cartésienne", un langage qui ne soit pas, lui non plus, soumis à la censure grammaticale ou scientifique:

Le féminin pourrait apparaître comme cette herbe un peu folle, un peu maigrichonne au début, qui parvient à pousser entre les interstices des vieilles pierres et - pourquoi pas? - finit par desceller les plaques de ciment, si lourdes soit-elles (sic), avec la force de ce qui a été longuement contenu.³

Mais la circularité n'est pas le seul indice du féminin. Faite d'humeurs, la femme produit aussi une écriture qui affecte l'état liquide, "fluent(e), fluctuant(e). Flouant(e)"⁴.

¹ Gabrielle Frémont, op.cit., p.325

² Xavière Gauthier, Les Parleuses, op.cit., p.7.

³ Ibid., p.8. L'erreur grammaticale est-elle voulue?

⁴ L.Irigaray, Ce Sexe, passim, p.110.

C'est sa faculté propre de faire passer sans frein ni mesure tout ce pulsionnel (son inconscient) qui l'habite, sans maîtriser, démontrer ni expliquer¹. Flux continu abondant et généreux, son écriture rappelle le flot du sang qui circule, du lait qu'elle prodigue et de la soupe chaude qu'elle produit². Elle s'oppose donc au flot intermittent produit par le "robinet" masculin.

Cette fluidité de l'écriture est l'élément qui vient s'ajouter chez la femme à l'ouverture de la transgression du classique.

b. Application

i) Ouverture

Dans le roman qui nous concerne, la transgression est évidente puisque l'auteur, par la bouche de l'Euguélienne, prodigue aux femmes de la terre le conseil suivant:

Il faut transgresser tout commandement, ordre, intimidation quels qu'ils soient. Il faut briser les tables de la loi, quelles qu'elles soient. Il faut transgresser les tabous, quels qu'ils soient. Il faut transgresser les dogmes quels qu'ils soient (...) Il faut transgresser les maximes, les proverbes, les mots d'auteur, les évangiles, les mentalités, les souffles de salon, les modes, les conventions, les conformismes même révolutionnaires, les phrases lapidaires qui sont des intimidations pures et simples. (p.313-314)

¹Cf. H. Cixous, La Venue à l'écriture, op.cit., p.61.

²Cf. M. Gagnon, La Venue à l'écriture, op.cit., p.86-88.

Il suffit d'examiner la table des matières pour trouver la preuve d'une telle prise de position de la part de Louky Bersianik. Composée de deux cent douze titres des plus variés, occupant cinq pages et demie, et présentée dès le départ pour mettre le lecteur dans l'ambiance, elle est un excellent exemple de la plurivocité de la pensée féminine, de son éclatement dans toutes les directions. Mais là n'est pas son seul intérêt:

Ces deux cents titres environ, dans leur dispersion sémantique et le travail de transformation/détournement qu'ils opèrent sur le langage, sont les signes un peu à la manière des manchettes dans un journal, de la signification globale du roman.¹

En effet, un important travail linguistique a été effectué à l'intérieur de chacun d'entre eux:

Là sont repris, déplacés, détournés, renversés et remis en circulation, appliqués au féminisme, des titres d'œuvres littéraires: "Zazie hors du mètre", "La grosse nommée désir", des personnages célèbres: (...) "Les anti-merveilles"(Alysse), des titres de films: "La planète des hommes", des expressions tirées de romans policiers: "La chambre forte" (...), des titres de bandes dessinées ou d'émissions de télévision: (...) "Les coulisses de l'exploit". On trouve également du langage publicitaire: "Dites-le avec du chocolat" (...), du langage journalistique (...), rhétorique (...), du vocabulaire politique(...), des termes techniques: (...) "Le tenon et la mortaise", scientifiques (...), juridiques: (...) "Le Quorum et le decorum", du langage bureaucratique: "un os surnuméraire", des expressions religieuses: "L'émasculée conception" (...), des formules évangéliques: "Laisse là ton torchon"(...),

¹. Agathe Martin, op.cit. p.52.

(un) très grand nombre de termes relevant de la linguistique: (...) "Imprécis de la langue", les formules grecques ou latines: "Natura abhorret vacuum (...)", les mots issus de langues étrangères: (...) "Home sweet home", les dictons populaires: "Charité bien ordonnée", et évidemment les termes empruntés au quotidien de la vie des femmes: "la poussière quotidienne", "les casseroles et le bébé"(...) ₁

Chaque formule² ainsi cassée s'ouvre donc à un second signifié tout en gardant pour le lecteur son signifié d'origine. Un même effort de leur multiplication se retrouve dans le choix du nom des personnages. Nous l'avons déjà mis à jour en ce qui concerne l'Euguélienne et St Jacques Linquant. Tout choix de nom est révélateur d'une intention de dénonciation et d'éclatement chez l'auteur.

Ainsi pouvons-nous déceler son ironie dans le choix du nom d'Omicronne³, "la petite O", timide et soumise, et dans celui de son mari Alfred Omega⁴, "le Grand O", écrasant et dominateur; tout un réseau de significations peut donc se laisser deviner.

Choisis pour la plupart dans l'alphabet grec, ces noms sont ambigus et représentent bien davantage que les personnes qui les portent. Il en est de même pour ceux que l'auteur a

1. Id.

2. ou syntagme figé et fermé par excellence puisque nous sommes tenus d'en respecter la forme.

3. Dans le Petit Robert, "Omicron" signifie littéralement "o petit" de l'alphabet grec. Mais peut-être est-ce aussi le sexe circulaire de la femme.

4. "O grand" dans le Petit Robert.

elle-même inventés: Le Nopal pourrait, par exemple, évoquer le Népal, l'opale précieuse, le nopal (cactée dont les piquants évoquent l'insociabilité), ou encore le "no pal" anglais, c'est-à-dire le "sans copains" ou "copain de personne" qui correspond bien à la position traditionnelle de l'homme qui se veut seul. Exil, Madame Tête¹, Monsieur Laparade sont des noms qui en disent long sur le caractère des personnages qu'ils représentent, tout comme Argus, l'aveugle qui voit "mieux" la réalité que les voyants et dont le nom est celui d'un géant à cent yeux de la mythologie classique. Les termes éloquents de "porcs" (grossiers et grognons) et de "porcelaines" (délicates), représentant respectivement hommes et femmes dans un poème (p.137), nous aident encore à imaginer les caractères des personnages mis en scène.

Tout le texte se trouve ainsi semé de possibilités d'ouverture, de rupture d'expressions figées que, par des jeux de mots, l'auteur déconstruit. Ainsi le mot "libido" devient-il progressivement "le libida" puis "le lit-bidon" (p.328). Par ailleurs, le texte rabelaisien se retrouve en peu partout sous les formes qu'Agathe Martin explicite ci-dessous:

Listes, commandements, définitions, longues déclarations et phrases en majuscules, syllogismes, devinettes, poèmes, chansons, répétitions et permutations,

¹. L'auteur a-t-elle voulu parodier le Monsieur Teste de Paul Valéry ?

articles de journaux, de dictionnaire ou de grammaire, pastiches de prières ou de discours évangéliques, alignements de questions rhétoriques, de formules syntaxiques ou d'impératifs.¹

Corvées domestiques, noms injurieux, actions du trou, essuie-sexes² ... s'ajoutent ainsi sans fin.

D'apparence documentées, ces accumulations ne recèlent pas moins bon nombre de déformations qui ne sont là que pour attaquer la soi-disant objectivité de la culture actuelle. Cette technique n'est pas nouvelle³. Ainsi l'auteur se permet-elle de réécrire des mots de façons fantaisistes, défiant par là la grammaire rigide: Homme et enfant prennent donc tour à tour les orthographes suivantes: Lom (p.48), Zom (p.48), enfaon (p.49) et zenfaon (p.388).

Foetus, fou-rire et formidable sont, eux aussi, réenvisagés ironiquement puisque, révélateurs d'une obsession du phallus, ils sont réécrits: phétusse (p.104), phourire et phormidable (p.216)⁴. Les possibilités ludiques sont donc exploitées au maximum dans le but de ridiculiser l'écriture du pou-

¹ Agathe Martin, op.cit., p.52.

² Nous repensons immédiatement aux fameux "torche-culs" de Gargantua.

³ Cf. Jean Paris, op.cit., p.66

⁴ "Nous fûmes prises alors d'une envie phormidable non de phallus mais de phourire ..." (p.216. Mot souligné dans le texte original.)

voir.

En même temps qu'un dictionnaire étymologique présenté du point de vue féminin nous est proposé, après qu'on a assisté à "une époustouflante démonstration du sexisme de la langue et de la grammaire françaises"¹, toute une série de termes féminins est créée (p.226-234).

Une liste-gigogne vient, dès le début, annoncer les ouvrages à venir de l'auteur:

Le livre de Sylvania Penn est un livre-gigogne.
En moi, dit l'Euguélienne, il y a le Squonk.
Dans le Squonk, il y a Du Beurre de Plomb dans l'Aile.
Dans L'Aile, il y a La Nopaline.
Dans La Nopaline, il y a Alysse Opéhi-Revenue-des-Merveilles.
Dans les Merveilles, il y a Le Nopal.
Dans Le Nopal, il y a Ahinsa-Qui-Ourlait-des-Proies.
Dans Les Proies, il y a La Maison Envahie.
 Le livre-gigogne des Quatorze Mille et Une Nuits (...)
 (p.15. Les mots soulignés ici sont en italiques dans le texte original.)²

Ce livre ne restera pas son unique création, mais, bien au contraire, sera à l'origine de toute une suite d'autres livres.

¹Reginald Martel, op.cit., p.D3

²Il nous semble ici pertinent de reproduire la liste des ouvrages en préparation (p.4):

en préparation:

LES CAHIERS D'ANCYL

dialogues avec l'Euguélienne

LE SQUONK

DU BEURRE DE PLOMB DANS L'AILE

LE NOPAL

dans le cycle d'une mise à mort en
QUATORZE MILLE ET UNE NUITS

L'écriture n'est plus acte de répétition, mais d'invention, de création: "Je crois à mon Cerf-Volant Survolté¹(...)" (p.384), nous dit encore l'Euguélienne.

ii) Liquidité

En même temps que des termes nouveaux, une forme nouvelle non-conformiste apparaît, concernant surtout "la sexualité des femmes, leur rapport au corps et à la vie, aux enfants et aux émotions"².

Exempts de toute ponctuation et ressemblant à une sorte de suite ininterrompue d'idées folles et non-censurées, ces textes sont éloquents. Ainsi s'exprime chez Exil l'émotion ressentie à la mort d'un enfant:

(...)la peur rétrospective de voir soudain l'un de ses enfants Kappa par exemple enchaîné puis libéré puis tiré à vue par des soldats cette peur rétrospective la fait gémir la vaillante Exil la honte rétrospective de voir un de ses enfants Dominik par exemple être un de ces soldats qui tirent à vue sur des enfants cette honte rétrospective la fait gémir la vaillante Exil la douleur rétrospective la fait gémir la vaillante Exil la douleur de voir sa fille Alyssonirik par exemple se faire violer à mort par des soldats cette douleur rétrospective la fait gémir la vaillante Exil ses bébés elle les sent se dissoudre entre ses jambes écartées elle les sent se fondre et tomber l'un après l'autre ses trois bébés et elle entrevoit leurs yeux noirs qui se ferment pour toujours(...) (p.199)

L'auteur réussit aussi à faire comprendre ce que res-

¹. Cerveau lent survolté ?

². Agathe Martin, op.cit., p.53.

sent une femme lors d'un avortement en faisant arracher par le chirurgien non seulement le foetus mais aussi tous les organes internes qui l'accompagnent, et en ironisant en même temps sur la froideur des médecins (ici un jeune prêtre) qui "officiant": "(...)cœur, poumons, foie, reins, estomac, utérus, toutes les entrailles et bénies, ainsi soit-il."(p.101).

(...)s'il y a unité du propos (...) il n'y a pas nécessairement unité du ton. On passe du pamphlet au poème, à la proposition scientifique, à la fable, à je ne sais quoi. Mais le pamphlet soudain s'envole dans un puissant lyrisme; le poème secrète un axiome philosophique; l'exposé scientifique est inondé d'humour; la fable éthérée recoupe la vérité la plus crue, c'est-à-dire la plus vraie.¹

Sommaire

Nous voyons dans ce texte une fois encore un refus de la manie qu'a l'homme de tout diriger vers le même, vers le un. La façon que ce dernier a d'englober subrepticement, dans l'exercice de la parole, le rôle de l'allocutaire sous son propre rôle de locuteur est un exemple de plus de la convergence de sa manière de penser.

Le livre de Louky Bersianik est, par contre, par sa volonté de garder distincts ces deux rôles, une manifestation supplémentaire de son besoin de multiplicité, de divergence et de rester sans limites. La nature altruiste de sa parole

¹.Reginald Martel, op.cit., p.D3

rejoint la théorie de l'écriture féminine qui veut faire éclater le singulier au profit du pluriel.

TROISIEME CHAPITRE

ECLATEMENT QUI SE TRADUIT PAR LE RIRE

a. Théorie

i) Eclatement

Cherchant à rompre l'ordre de la culture qui les enchaîne dans ses termes et ses catégories, les femmes vont s'employer à neutraliser cet équilibre en commençant par rire car le "rire est avant tout une correction", nous dit Henri Bergson dans son livre, Le Rire¹. Mais le rire est aussi "quelque chose de vivant"². C'est pourquoi Hélène Cixous s'exprime ainsi: "De la mort, je crois, on ne peut sortir qu'en poussant un éclat de rire. J'ai ri."³

Force gaie venue de l'intérieur, c'est donc une résurrection et la "première libération d'une oppression séculaire"⁴.

Pour combattre, la femme laisse tout d'abord se libérer la tension accumulée par la répression de ses désirs.

¹ Paris, Presses Universitaires de France, 1967, p.150.

² Ibid., p.1

³ La Venue à l'écriture, op.cit., p.46

⁴ Luce Irigaray, Ce Sexe, passim, p.157

"Mouvement de détente"¹, le rire oppose également à la contraction physique du sérieux la dilatation du corps². Il se substitue, en outre, aux larmes, signes de faiblesse et de négativité. En effet, la femme ne veut plus de ce droit exclusif à la sensibilité. C'est par le rire qu'elle peut espérer accéder à la véritable expression, au sens étymologique, de ses sentiments. Ne parle-t-on d'ailleurs pas d'éclater, de pouffer de rire, de rire à gorge déployée ou encore plus vulgairement de se fendre la pipe ou de se dilater la rate ?

ii) Solidarité

Refusant dorénavant de garder ce qu'elle ressent pour elle-même, la femme ne se veut plus seule³. Ainsi s'exprime à ce sujet Annie Leclerc:

(...) je me mets à trembler de froid, à claquer de sécheresse. Où sont mes sœurs, mes frères de combat? Pourquoi ne sommes-nous pas ensemble, à nous chauffer de nos bonnes énergies, à nous gorger de nos rires, à attiser la flamme de nos colères et de nos certitudes ? Je ne suis rien sans eux (...) ⁴

¹ Henri Bergson, op.cit., p.148. Mot souligné dans le texte original.

² Rire, c'est "exprimer la gaieté par l'élargissement de l'ouverture de la bouche, accompagné d'expirations saccadées", nous dit le Petit Robert. (Nous soulignons.)

³ Rire seul serait signe de démence.

⁴ La Venue à l'écriture, op.cit., p.148-149.

La femme se veut maintenant solidaire, car, comme nous l'affirme encore Bergson, le rire "cache une arrière-pensée d'entente, je dirais presque de complicité, avec d'autres rieurs, réels ou imaginaires"¹. A la page précédente, il avait déjà établi:

Il semble que le rire ait besoin d'un écho (...) ce n'est pas un son articulé, net, terminé; c'est quelque chose qui voudrait se prolonger en se répercutant de proche en proche, quelque chose qui commence par un éclat pour se continuer par des grondements, ainsi que le tonnerre dans la montagne (...). Notre rire est toujours le rire d'un groupe.²

Détenteur d'un signifié social, le rire est donc partagé et multiplié à l'infini. Ne disons-nous d'ailleurs pas que c'est une 'maladie contagieuse' ?

L'écriture féminine reflète de la même façon cet appel à la solidarité³, en particulier des autres femmes:

(...) pour se retrouver elle-même, pour pouvoir dire "je" - ce "je" féminin inexorablement hors-texte - c'est souvent un "nous" que la femme fait entendre. Comme si de dire "nous" était un premier pas vers le "je" encore interdit. Ou comme si d'inscrire je dans son propre discours à elle créait spontanément une

1. Bergson, op.cit., p.5

2. Ibid., p.4-5

3. A "tous les corps claquemurés", nous dit encore Annie Leclerc, op.cit., p.142, "et qui ont faim de lait d'amour à prendre et à donner".

solidarité envers les autres elles.¹

iii) Dénonciation

Contraire du sérieux phallique cependant, le rire, sans être renversement, n'en est pas moins dénonciation de ce sérieux et le fait éclater en s'en moquant. La femme prend ses distances et refuse de faire un avec "la" théorie littéraire tout en ne perdant pas de vue l'idée que Luce Irigaray énonce de la façon suivante:

Ne pas oublier que la dimension du désir, du plaisir, est intraduisible, irreprésentable, irrelevable, dans le "sérieux" - l'adéquation, l'univocité, la vérité... - d'un discours qui prétend en dire le sens. Qu'il soit tenu par des hommes ou des femmes.²

Expression initiale d'une envie féminine, le rire, comme l'envie d'écrire, est ressenti non comme venant "d'en haut" (un dieu ?), mais comme venant d'un autre espace, sans limites³.

b. Application

i) Solidarité

Tout en provoquant sa colère, L'Euguélienne ne fait

¹ Gabrielle Frémont, op.cit., p.317. Mots soulignés dans le texte original.

² Ce Sexe, passim, p.157-158.

³ Cf. H. Cixous, La Venue à l'écriture, op.cit., p.17.

pas moins souvent appel au sens de l'humour de tout(e) lecteur (lectrice) puisqu'à bien des reprises celui-(celle)-ci se surprend à sourire et même à rire franchement.¹

Reflétant ce double aspect du livre, le physique de l'Eguélienne nous est d'ailleurs dépeint ainsi: "Elle avait des yeux magnétiques dont l'un était triste et l'autre gai. Un visage grave mais dont toute une partie était enjouée, claire, de pensée légère."(p.14).

Mais la tristesse finit par céder la place à la gaieté parce qu'au moment où elle quitte la terre "le soleil (...) fit fondre la tristesse² de l'Eguélienne tandis qu'il répandait sa gaieté sur toute la surface de la terre, et c'étaient là les vraies retombées de l'Eguélienne"(p.390. Nous soulignons.).

Or, générateur de chaleur et de vie (puisqu'il contrôle le rythme des saisons), le soleil est reconnu comme ayant un effet positif sur le moral des gens et contribue, lui aussi, à les réjouir, les rendant plus sociables et moins enclins à s'apitoyer sur leur propre sort.

Une amusante remise en place des hommes est aussi faite par l'Eguélienne: comment le soleil peut-il, en effet,

¹. Comme le rire implique la solidarité, c'est là encore une tentative de cohésion entre auteur et lecteur, de partage. Louky Bersianik fait appel à la complicité du lecteur, à l'utilisation d'un code culturel commun.

². qui avait la forme d'une outre pleine de larmes.

être phallique quand les hommes semblent, au contraire, s'apparenter plus que les femmes à la lune, vu qu'ils ont "une tendance à apparaître en même temps qu'(elle) et cultiv(ent) de fortes propensions à éclipses totales ou partielles..."

(p.346) ?

Symboles de vie, parce qu'elles la donnent, et de générosité, puisqu'elles prennent soin de tous et prodiguent à tous leur amour, les femmes dispensent donc, comme le soleil, leur chaleur (humaine). L'Euguélienne et ses amies nous sont souvent présentées en train de rire, diffusant ainsi leur joie de vivre.

Tout d'abord c'est Sylvanie Penn, l'humiliée, qui rit quand l'histoire des hommes lui est racontée: "(elle) partit d'un grand éclat de rire. Elle rit pendant quatorze nuits consécutives¹(...) Cela lui fit grand bien, car, pendant tout ce temps, elle cessa complètement d'être un Squonk."²(p.37), et elle rit "encore un bon coup"(p.39).

¹• Le rire positif remplace ici la pluie (les larmes?) négative de l'histoire de l'Arche de Noë, et la pénitence du Christ dans le désert (autre acte négatif). Etant donné la ressemblance phonétique entre les chiffres 14 et 40, nous voyons ici une intention de rapprochement de la part de l'auteur.

²• Voir le disque, A Trick of the Tail du groupe Genesis, 1976. "The squonk is of a very retiring disposition and due to its ugliness, weeps constantly. It is easy prey for hunters who simply follow a tear-stained trail. When cornered it will dissolve itself into tears." Est-ce un pur hasard si le passage de l'Euguélienne (qui, rappelons-le, se veut Anti-Bible) correspond de façon si surprenante au texte cité ci-dessus et si le groupe qui a composé ce dernier se trouve avoir pour nom "Genesis" ? Cf. supra, la note 2, p.75.

L'espoir commence donc à apparaître avec le rire puisqu'une autre femme (re)naît de la même façon:

C'était sans doute la première fois de sa vie que Sigma, ou plutôt le visage de Sigma consentait à se tendre jusqu'à produire de lui-même ce phénomène irréversible du rire. Car qui a ri rira. Et rira bien qui enfin a ri la dernière...(p.92)

La première insubordination des jeunes amies de l'Euguélonne suit le même schéma:

Nous nous regardons toutes les trois sans dire un mot, puis, nous éclatons d'un rire inextinguible, d'un rire qui semble soulager mes amies énormément. C'est comme si un joug extravagant et dérisoire venait de basculer de leurs épaules et tomber dans le vide.(p.125)

L'insoumission des femmes est donc une manifestation de groupe, lorsque les femmes sont ensemble. "Je lançai un regard complice à mes compagnes qui s'amusaient beaucoup", ajoute encore l'Euguélonne (p.369) qui s'attaque à l'accusation de lesbiennes qu'on leur a lancée.

Au fur et à mesure que le livre progresse, ce rire se propage à un groupe qui devient mixte et de plus en plus grand, tel des ondes qui se démultiplient. Ayant été les premières à ressentir cette "phormidable" envie de "phourire" (p.216) déjà mentionnée (à l'écoute de St Siegfried), les trois jeunes femmes se retrouvent peu à peu accompagnées de la foule quand Zazie ridiculise publiquement le maître à penser de la psy-

chanalyse: "Des rires fusèrent de partout."(p.217).

Madame Tête, reprenant à son compte le sens de l'humour unidirectionnel de l'homme (toujours aux dépens de la femme), mais retournant cette fois contre lui ces mêmes plaisanteries, provoque, elle aussi, l'hilarité de "tous les spectateurs": "Madame Tête rit aux éclats. Elle trouve que c'est une bonne blague, pas méchante...Et le public qui trouve cela aussi, rit avec elle"(p.366).

ii) Dénonciation/éclatement

Malgré tout ce rire féminin (dont le but ultime, rappelons-le, n'est pas de renverser les rôles mais de rétablir la justice) doit commencer par la dénonciation, par l'éclatement de tout ce sérieux imposé jusqu'ici par la culture. Le rire est l'instrument qui permet d'atténuer l'amertume des critiques dirigées contre le système, et aux personnes visées d'accepter ce qui aurait pu les froisser. "Les COMBATS tristes ne donnent pas de victoires décisives." C'est pourquoi l'auteur "entreprend de déboulonner le gigantesque monument de honte érigé pour leur propre gloire par les humains du sexe mâle" avec "une joyeuse fureur"¹. Il s'agit simplement de montrer aux hommes l'effet que suscite leur attitude.

L'intention de Louky Bersianik, "écrivaine pétulante",

¹.Reginald Martel, op.cit., p.D3

nous dit Conrad Détrez¹, est bien de se moquer et de nous faire rire de cela puisqu'elle affirme avoir voulu faire "un pastiche de l'Évangile", prenant celui-ci à la lettre pour empêcher justement qu'on ne la prenne au sérieux². Tout autre texte considéré comme tel se voit traité de la même façon.

Le résultat est donc un livre "gai": "(l'auteur) vous accommode Jésus, Freud, tous les Papes de l'Histoire, à une forte sauce de science-fiction, et elle vous les sert avec un tel éclat de rire qu'on en reste, comme son Euguélienne... sidéré."³

"Bersianik has learned to laugh and it is through the power of her laughter that she is able to recreate the world her way."⁴"The gasp of shock, chuckle of satisfaction and burst of laughter follow each other in quick succession as Bersianik takes over the world with the weapon of ridicule."⁵

Les hommes ne doivent donc plus être pris "au sérieux" (p.256). C'est pourquoi l'auteur s'applique à les faire tomber de leur socle et à les rabaisser, comparant, par exemple, l'agitation apparemment dénuée de sens des membres de l'Assem-

¹·'L'Euguélienne', Magazine littéraire, juin 1978, p.36.

²·Lors de l'entrevue avec l'auteur, le 12 mars 1980.

³·Conrad Détrez, op.cit., p.36.

⁴·J. Waelti-Walters, op.cit., p.7.

⁵·Ibid., p.12.

blée Nationale (ce temple du sérieux) à un jeu de chaise musicale ou à une fuite perpétuelle d'une épée de Damoclès prête à tomber (p.321).

Toute la transgression rabelaisienne déjà mentionnée dans notre deuxième chapitre (fantaisie verbale, ambiguïté, absurdité, toutes les techniques carnavalesques qui rabaissent pour régénérer) contribuent donc à cette dénonciation par le rire. Son but est de rassurer les hommes qui ont peur que les femmes ne deviennent leurs égales. Comme celui de Christiane Rochefort, l'humour de Louky Bersianik est "un appel constant (et incroyablement patient) à l'amitié et à la tendresse"¹. Il ne s'agit plus de rire de mais de rire avec.

Il nous paraît pertinent ici de reproduire le commentaire suivant de Jennifer Waelti-Walters:

It is an unusual and sobering experience for men to see themselves described by someone other than another man; for the description to be a mockery of their view of themselves and for them to be expected to laugh with those who are undermining their dignity and self-esteem. It is a new and stimulating experience for women to laugh at themselves together with one of their kind and to laugh at others from a position of strength. The result is true equality. And herein lies what is revolutionary in L'Euguélonne. Satire is not new; what is new is that now it is no longer exclusive male territory.²

¹ Anne Ophir, op.cit., p.9.

² Op.cit., p.13.

Sommaire

Dans son dessein solidaire, ce rire physique¹ contribue, lui aussi, à cet éclatement opéré jusqu'ici par l'auteur sur la monovalence de la culture et de son moyen d'expression. L'éclatement dont nous parlons ici est ce phénomène de propagation qui émane du centre riant. C'est aussi la tentative de fragmentation de ce à quoi le rire s'attaque. Nous pouvons par conséquent affirmer une fois de plus que l'Euguélienne est un texte féminin.

Notre étude peut aussi nous amener à nous demander si, par sa profession du relativisme, la femme ne sort pas à son tour de son Moyen Âge littéraire. Ce début de la contestation/transgression féminine ne correspond-il pas, en effet, à celui de Rabelais? Peut-être pouvons-nous parler ici d'une (Re)nnaissance de la femme à la différence que cette dernière détient véritablement le pouvoir de donner la vie.

¹•Il ne s'agit pas de l'humour, phénomène de l'esprit.

CONCLUSION

La forme du texte suivant bien le fond, c'est-à-dire le texte étant bien, par son constant refus du un à tous les niveaux, une métaphore de l'éclatement, il nous serait permis maintenant de conclure que nous sommes, en effet, en présence d'un excellent exemple d'écriture féminine. Reginald Martel ne nous dit-il pas effectivement que " "L'Euguélienne" ne ressemble à rien"¹, c'est-à-dire que ce texte se pose comme différent de toute production littéraire antérieure ? Nous nous permettons, cependant, de nuancer l'affirmation ci-dessus en ajoutant que si le livre ne ressemble à rien, c'est en fait parce qu'il ressemble à trop de choses à la fois. Cette multiplicité de sa forme reprend encore l'idée principale de notre théorie, puisque par ce choix délibéré d'une forme plurielle, l'auteur refuse une fois encore une réponse unique à la question de la présentation de son récit. Une forme n'étant pas préférable à une autre, toutes sont acceptables en même temps. La simultanéité (c'est-à-dire le développement paradigmatique) n'est-elle pas d'ailleurs le "propre"² de la femme ? Par conséquent, l'éditeur a parfaitement raison de

¹ Op.cit., p.D3.

² Luce Irigaray, Ce Sexe, passim, p.76.

de nous avertir que cet ouvrage est "difficile sinon impossible à définir"¹, vu son apparence multiple et désordonnée.

Pourtant, ces formes, aussi diverses soient-elles, ne sont pas sans nous rappeler l'écriture masculine. Se posant comme anti-discours, ce livre est, en fait, calqué sur tous les textes masculins qu'il se propose de parodier. En effet, pour parvenir à nous transmettre ses multiples idées, l'auteur a été contraint à recourir à la logique masculine, c'est-à-dire au développement syntagmatique. C'est ainsi qu'on peut reconnaître les séquences suivantes: observations, puis commentaires; ou bien démonstration mathématique du genre hypothèse, thèse, antithèse, conclusion; ou encore le style parabolique qui indique qu'il existe plus loin un enseignement à tirer d'une histoire. La division en chapitres, la ponctuation, sont donc là pour établir et renforcer la consécution logique des idées qui importent à l'auteur. Elle finit par devoir reproduire les structures utilisées par ceux que par ailleurs elle critique tant, car dans le but de communiquer, il est essentiel qu'elle aussi utilise le seul instrument de diffusion qui soit compris par elle et par tout lecteur. La question de la possibilité d'un autre code se pose beaucoup de nos jours, mais en

¹. Voir au dos de la couverture du texte.

attendant, il n'en reste pas moins que seule existe l'écriture au masculin. La femme doit repasser par ce langage le plus courant et dépendre une fois encore du discours dominant. Ecrire comme eux est finalement mieux que ne rien écrire du tout, et dans la mesure où la femme assume délibérément ce discours pour en sortir un autre, le mimétisme est son "premier temps"¹. Le but n'est pas de remplacer ni de ressembler mais de construire, car il s'agit maintenant de "dire vrai"² et de s'affirmer.

Dans sa remise en question de tout ce qui est établi par les sciences, l'auteur s'est donc amusée, elle aussi, à les imiter. Le plus important de ses emprunts au répertoire masculin est, bien sûr, la Bible dont, avons-nous déjà dit dans notre premier chapitre, plusieurs passages ont été "re"copiés à l'envers, selon le code de la transgression. Le parallélisme entre le personnage de l'Euguélienne et celui du Messie est on ne peut plus évident. En plus des détails déjà mentionnés dans notre introduction, L'Euguélienne n'est-elle pas, elle aussi, livrée par un Judas-femme (qui lui lance une pierre et à qui elle pardonne, p.389), crucifiée (à la façon moderne, c'est-à-dire fusillée, p.390),

¹. Luce Irigaray, Ce Sexe, passim, p.73. C'est pour la femme le "seul "chemin" ", ajoute l'auteur.

². Ibid., p.158.

ressuscitée (puisque ses morceaux épars se réajustent "comme dans un puzzle en action filmé en accéléré ou comme dans un film de destruction projeté à l'envers", p.390) et enfin ne monte-t-elle pas finalement "aux Cieux", quittant la terre et redisparaissant par la voie d'où elle était venue (p.390) ? N'utilise-t-elle pas, elle aussi, avec son "Si tu es une personne, Omicronne, laisse là ton torchon et suis-moi" (p.84. Phrase soulignée dans le texte original.), une formule semblable à celle du Christ pour le recrutement de ses disciples ? "Bersianik exploite pleinement les possibilités ludiques, satiriques et même sérieuses du parallélisme entre l'Euguélienne et le Christ."¹

Une autre similitude entre ce texte et la Bible se trouve dans la présentation même du récit. Décomposé en 1386 versets (Est-ce pour cette autre multiplicité que l'auteur a choisi cette forme ?), le livre se divise par ailleurs en trois volets. Le premier s'attache à nous offrir une nouvelle version de certains passages de l'Ancien Testament, version qui, avons-nous déjà dit, contient certains extraits de la Genèse. Mais là aussi viennent se greffer des fragments du Nouveau Testament (par exemple, la Sainte Trigynie) en même temps que quelques histoires qui rappellent

¹. Louise Forsyth, op.cit., p.205.

les paraboles par l'enseignement qu'elles cachent sous leurs allégories. Le Sermon sur la Montagne est lui-même multiplié dans le dernier volet puisque les deux meneurs principaux (c'est-à-dire Saint Siegfried et l'Euguélienne) ont une confrontation verbale. Enfin, les tables de la Loi sont brisées, non plus par un Moïse solitaire mais par un groupe uni de femmes, d'hommes et d'enfants.

Cette subdivision en versets peut nous rappeler également les articles du Code civil, autre texte légal (loi sacrée).

Un parallélisme de formes apparaît, par ailleurs, entre L'Euguélienne et Ainsi parlait Zarathoustra de Nietzsche. En plus des formules sans cesse répétées commençant non par "Ainsi parlait ...", mais par "Moi, dit L'Euguélienne,..." (pp.14,15, 16, 18, 19 et passim), la quête de Louky Bersianik semble se rapprocher de celle de Nietzsche. Ce dernier a voulu faire mourir Dieu, mais elle se propose, par contre, de "tuer" symboliquement l'Homme¹. "Mon frère l'homme, libère-toi de tes armes et de ton H majuscule" (p.397), dit l'Euguélienne. Cependant, leurs fins sont opposées puisque Nietzsche se propose justement de remplacer Dieu par le Surhomme. Nietzsche n'aurait-il pas, par ailleurs, offert

¹ Martine Ross, 'Ainsi parlait l'Euguélienne', Les Têtes de pioche I, 3, Montréal, mai 1976, p.7.

certains aphorismes sur la femme^{1?}

L'homme véritable veut deux sortes de choses: danger et jeu. C'est pourquoi il veut la femme, le jouet le plus dangereux.²

Que l'homme redoute la femme quand elle hait: car au fond de l'âme l'homme n'est que méchant, tandis que la femme est mauvaise.³

Listes, accumulations, déformations ... ne sont pas sans nous rappeler également l'anti-système de Rabelais.

"Dans sa structure romanesque, L'Euguélienne ressemble à un roman d'apprentissage ou à un conte philosophique", nous dit encore Louise Forsyth⁴. En effet, le point de vue de l'œil naïf et décapant est ce qui permet à l'auteur de parler franchement. Déjà utilisé au dix-huitième siècle par tous ceux qui, comme Montesquieu, voulaient faire impunément la satire de la société, cette technique permet à Louky Bersianik de prendre un certain recul, l'Euguélienne, en tant qu'étrangère (d'une autre planète), n'étant pas impliquée. La science-fiction est ici d'autant plus appropriée que pour l'auteur la situation de la femme dans notre

¹ Cf. Jean Basile, op.cit., p.13.

² Friedrich Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, Paris, U.G.E. (Collection 10/18), 1958, p.61.

³ Ibid., p.62

⁴ Louise Forsyth, op.cit., p.204.

société relève encore de la fiction puisqu'on l'oblige à assumer le masque de la féminité et avec lui l'un des trois seuls rôles de vierge, de mère ou de prostituée qu'on lui propose. On ne lui permet pas d'être elle-même, d'être "vraie"¹ et, par conséquent, d'exister réellement.

Ressemblant fortement au Micromégas de Voltaire, conte dont le héros est, lui aussi, un habitant d'un monde extraterrestre et qui fait un voyage dans une planète autre que la sienne, L'Euguélienne présente un personnage qui, comme "un rayon x (...), un laser, du varsol à la tonne, une armée de fourmis rouges"², déshabille d'un seul coup jusqu'à l'ossature une civilisation "engoncée dans sa graisse"³. Comme Micromégas, L'Euguélienne met les femmes de son côté.

Louise Forsyth dit encore à ce propos:

A travers le regard étonné de cette femme innocente mais perspicace, Bersianik fait voir sous un jour nouveau des pratiques sociales iniques, mais en apparences les plus anodines.⁴

¹. Nous entendons ce mot non pas dans le sens masculin de "vérité unique" mais dans celui de "naturel".

². Paule Lebrun, op.cit., p.21

³. Id.

⁴. Op.cit., p.204.

Enfin, finalement des emprunts sont faits à tous les genres littéraires imaginables, avec une intention de transgression: précis d'anti-grammaire, pamphlet révolutionnaire, encyclopédie (de l'oppression de la femme), manuel d'anti-psychologie, d'anti-économie, d'anti-histoire, d'anti-linguistique, poème lyrique, fable, proposition anti-scientifique, satire... et nous en passons.

Il semble, donc, que, dans le texte que nous venons d'étudier, l'auteur ait voulu faire fusionner le développement vertical féminin (qui correspond au contenu du livre) avec le développement horizontal du masculin (qui correspond à sa structure) . Mais en multipliant une fois encore les styles et en faisant éclater chacun d'entre eux, n'a-t-elle pas, par conséquent, féminisé ce discours ? La transgression du masculin n'est-elle pas, dans ce cas, de l'écriture au féminin ?

Peut-être devrions-nous maintenant nous poser la question suivante: toute transgression est-elle écriture au féminin? Suite à notre recherche, nous pouvons affirmer qu'en tout cas l'écriture au féminin est du côté de la transgression, et plus précisément d'une transgression féminine orientée vers la féminisation de la langue et du texte.

BIBLIOGRAPHIE

I. Livres et ouvrages de l'auteur consultés

- Bersianik, Louky. 'L'amour lesbien est une splendeur', ds: La Nouvelle Barre du jour LXXV, Montréal, fév. 1979, p.66-74.
- '. 'À propos d'une déesse su mérienne: Lucie Laporte', ds: Vie des arts XXIII, 93, Montréal, hiver 1978-1979, p.54-57.
- '. L'Euguélionne, Montréal, Les Editions la Presse, 1976, 398p.
- '. 'L'instantané', ds: La Nouvelle Barre du jour LXVIII-LXIX, Montréal, sept. 1978, p.78-92.
- '. 'La maternité mâle', (Extrait de Le Pique-Nique sur l'Acropole), ds: Etudes littéraires XII, 3, déc. 1979, p.407-410.
- '. 'Noli mi tangere', ds: La Barre du jour LVI-LVII, Montréal, mai-août 1977, p.148-164.
- '. 'La noyée repentie: fiction cinématographique', ds: Les Romanciers québécois et leurs œuvres XXV-XXVI, 1979, p.68-75.

II. Entrevues avec l'auteur

le 26 octobre 1979, University of Toronto.

le 12 mars 1980, University of Toronto.

III. Articles sur L'Euguélienne et son auteur

- Basile, Jean. 'L'Euguélienne de Louky Bersianik. La moitié des hommes sont une femme', ds: Le Devoir, le 6 mars 1976, pp.13 et 16.
- Détrez, Conrad. 'L'Euguélienne', ds: Magazine littéraire, Paris, juin 1978, p.36.
- Forsyth, Louise. 'L'écriture au féminin: L'Euguélienne de Louky Bersianik, L'Absent aigu de Geneviève Amyot, L'Amer de Nicole Brossard', ds: Les Romanciers québécois et leurs œuvres XXV-XXVI, p.199-211.
- Lebrun, Paule. 'L'Euguélienne', ds: Châtelaine XVII, 9, sept. 1976, p.21.
- Martel, Réginald. 'Quand femme varie', ds: La Presse, le 20 mars 1976, p.D3.
- Martin, Agathe. 'L'Euguélienne', ds: Livres et auteurs québécois, 1976, p.50-53.
- Reid, Jaqueline. 'Extra. Des Québécois pas ordinaires', ds: Nous IV, 8, Québec, janvier 1977, p.57.
- Ricard, François. 'Romancières', ds: Liberté XVIII, 105, mai-juin 1976, p.91-99.
- Richer, Anne. 'Louky Bersianik: "L'égalité avant la réciprocité"', ds: La Presse, le 20 mars 1976, p.D3.
- Ross, Martine. 'Ainsi parlait l'Euguélienne', ds: Les Têtes de pioche I, 3, mai 1976, p.7.
- Waelti-Walters, Jennifer. 'In the beginning was the word... power and language in Wittig's Les Guérillères and Bersianik's L'Euguélienne', à paraître, 13p.

IV. Dictionnaires et références diverses

La Bible de Jérusalem, Paris, Desclée de Brouwer, 1975.

Dictionnaire étymologique de la langue française, Paris, Larousse, 1938.

Dictionnaire étymologique de la langue française, Paris, Presses Universitaires de France, 1968.

Dictionnaire grec/français de W. Magnien et M. Lacroix, Paris, Librairie Belin, 1969.

La Grande Encyclopédie Larousse, Paris, 1976.

Le Littré. Dictionnaire de la langue française, Paris, Hachette, 1874.

The Oxford Pocket Dictionary, Oxford, Clarendon Press, 1969.

Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris, Société du Nouveau Littré, 1977.

V. Livres sur la théorie critique et de littérature générale

Beauvoir, Simone de. Le Deuxième Sexe, Tome I, Gallimard (Collection Idées), 1978, 510p.

----- . Le Deuxième Sexe, Tome II, Gallimard (Collection Idées), 1977, 504p.

Bergson, Henri. Le Rire, Paris, Presses Universitaires de France, 233^e édition, 1967, 159p.

Cardinal, Marie. Les Mots pour le dire, Le livre de poche, 1975, 345p.

Cixous, Hélène; Gagnon, Madeleine; Leclerc, Annie. La Venue à l'écriture, Paris, U.G.E. (Collection 10/18), 155p.

Duras, Marguerite; Gauthier, Xavière. Les Parleuses, Paris, Minuit, 1974, 243p.

Eco, Umberto. L'Œuvre ouverte, traduit par C. Roux de Bézieux, Paris, Seuil, 1965, 316p.

- Freud, Sigmund. Trois essais sur la théorie de la sexualité, Gallimard (Collection Idées), 1978, 189p.
- Friedan, Betty. The Feminine Mystique, New York, Dell, 1977, 420p.
- Herrmann, Claudine. Les Voleuses de langue, Artigues-près-Bordeaux, des Femmes, 1976, 179p.
- Horney, Karen. Feminine Psychology, New York, Kelman, Norton & Co., 1967, 269p.
- Irigaray, Luce. Ce Sexe qui n'en est pas un, Paris, Minuit, 1977, 219p.
- . Speculum, de l'autre femme. Paris, Minuit, 1974, 463p.
- Millet, Kate. Sexual Politics, New York, Avon, 1971, 512p.
- Nietzsche, Friedrich. Ainsi parlait Zarathoustra, Paris, U.G.E. (Collection 10/18), 1958, 309p.
- Ophir, Anne. Regards féminins. Condition féminine et création littéraire. Introduction de Simone de Beauvoir, C. Rochefort et C. Etcherelli, Paris, Denoël-Gonthier (Collection Femme), 1976, 248p.
- Paris, Jean. Rabelais au futur, Paris, Seuil, 1970, 253p.

VI. Livres sur le Québec et la littérature québécoise

- Anonyme. Un groupe de femmes de Montréal. Manifeste des femmes québécoises, Montréal, L'étincelle. La Maison Réédition Québec, 1971, 58p.
- Barthe, Marcel; Dolment, Marcelle. La Femme au Québec: la libération de la femme doit-elle aller de pair avec celle du Québec?, Montréal, Les Presses libres, 1973, 158p.
- Jean, Michel. Québécoises du 20^e siècle, Montréal, Quinze, 1977, 303p.

VII. Articles sur la théorie littéraire

- Barthes, Roland. 'L'Utopie du langage', ds: Id., Le Degré Zéro de l'écriture, Paris, Seuil, 1972, p.62-65.
- Bourgault, Pierre. 'Oui, la grammaire a un sexe', ds: L'Actualité, nov. 1979, p.105.
- Charron, François. 'Transgression et/ou littérature politique. Esquisse', ds: La Barre du jour, Montréal, automne 1973, p.33-43.
- Clément, Catherine. 'La femme dans l'idéologie', ds: La Nouvelle Critique LXXXII, mars 1975, p.40-46.
- ; Irigaray, Luce. 'La femme, son sexe et le langage', ds: La Nouvelle Critique LXXXII, mars 1975, p.36-39.
- Clinton, Katherine B. 'Femme et philosophe: enlightenment origins of feminism', ds: Eighteenth Century Studies VIII, 1974-1975, p.283-299.
- Collin, Françoise. 'D'une langue déplacée', ds: Liberté V, 19, no.4-5 (112-113), juillet-oct. 1977, p.275-279.
- Delon, Michel. 'Futurisme et féminisme', ds: Europe DLI, mars 1975, p.120-125.
- Gagnon, Madeleine. 'Dire ces femmes d'où je viens', ds: Magazine littéraire CXXXIV, mars 1978, p.94-96.
- Garcin, Jérôme. 'Les nouvelles sans-culottes. Les femmes prennent en main leur destin et claquent la porte au nez de la morale traditionnelle.', ds: Les Nouvelles littéraires 2609, le 3 nov 1977, p.17-18.
- Gauthier, Xavière. 'Lutte de femmes', ds: Tel Quel LVIII, été 1974, p.93-103.
- Hoffman, Paul. 'L'idée de la femme parfaite dans la deuxième moitié de XVII^e siècle', ds: Information littéraire XXIX, 1977, p.55-62.
- Houde, Christiane. 'Essai critique au féminin', ds: La Nouvelle Barre du jour LXXIV, janvier 1979, p.52-63.
- Ketchum, Anne Duhamel. 'Vers une écriture féminine?', ds: Revue du Pacifique III, 1, printemps 1977, p.24-31.

- Kristeva, Julia. 'La femme, ce n'est jamais ça', ds: Tel Quel LIX, automne 1974, p.19-24.
- Lord, Catherine. 'Une librairie sexiste', ds: Le MacLean, mars 1976, p.15.
- Mauriac, Claude. 'Le goût de tuer ou le racisme au féminin', ds: Le Figaro littéraire 1597, le 26 déc. 1976, p.8.
- Moeller, Charles. 'Simone de Beauvoir et la "situation de la femme"', ds: Bulletin de L'Académie Royale de langue et de littérature françaises LIII, 1974, p.20-46.
- Pluvinage, Anne. 'L'image de la femme dans les magazines féminins', ds: Revue Générale.Bruxelles CXI, 8-9, sept. 1975, p.21-31.
- Prince, Gérald. 'Narratives with a difference', ds: Diacritics VI, 2, été 1976, p.49-53.
- Schwartz, Danielle. 'Les femmes et l'écriture', ds: La Nouvelle Critique, août-sept. 1978, p.18-23.
- Segalen, Martine. 'Le mariage et la femme dans les proverbes du Sud de la France', ds: Les Annales du Midi LXXXVII, Toulouse, 1975, p.265-288.
- Théorêt, France. 'Pour une lecture critique des textes de femmes', ds: La Nouvelle Barre du jour LXVI, mai 1978, p.76-79.

VIII. Articles sur la littérature du Québec

- Anonyme. 'Un savoir colonisé et un langage truqué', ds: Les Têtes de pioche II, 7, Montréal, nov. 1977, p.4.
- Brochu, André. 'La littérature québécoise d'hier à demain', ds: Liberté III, 19, no.3, mai-juin 1977, p.37-40.
- Brossard, Nicole. 'L'avenir de la littérature québécoise. Aux prises avec la réalité du dedans surgie', ds: Etudes françaises XIII, 3-4, Montréal, oct. 1977, p.383-393.

- Dorion, Gilles. 'La littérature québécoise contemporaine. 1960-1977. Le roman.', ds: Etudes françaises XIII, 3-4, Montréal, oct. 1977, p.301-338.
- Gagnon, Madeleine; Lanctôt, Mireille. 'Femmes du Québec. Un mouvement et des écritures', ds: Magazine littéraire CXXXIV, Paris, mars 1978, p.97-99.
- Ouvrard, Hélène. 'La littérature féminine québécoise, une double libération', ds: Culture française XXVI, Paris, hiver 1977, p.11-24.
- Poulin, Gabrielle. 'Letters in Canada 1976: Romans, récits, contes et nouvelles ...', ds: University of Toronto Quarterly XLVI, p.358-366.
- Rioux, Eliette. 'L'agressivité', ds: Les Têtes de pioche II, 1, Montréal, mars 1977, p.7.
- '. 'La femme et son nom', ds: Les Têtes de pioche III, 5-6, Montréal, sept.-oct. 1978, p.2.
- '. 'Histoire invisible', ds: Les Têtes de pioche I, 9, fév. 1977, p.4-5.
- '. 'Parlons-en de l'amour', ds: Les Têtes de pioche I, 3, mai 1976, pp.1 et 4.
- Ross, Martine. 'L'inavouable', ds: Les Têtes de pioche I, 1, mars 1976, p.3-4.
- Vanasse, André. 'Dites-moi où, en quel pays... Lecture de trois romans de femmes', ds: Les Lettres québécoises II, mai 1976, p.6-8

IX. Numéros spéciaux

- L'Arc LXI, Paris, 2^e trimestre 1975, 'Simone de Beauvoir et la lutte des femmes', 84p.
- La Barre du jour L, Montréal, hiver 1975, 'Femme et langage', 128p.
- La Barre du jour LVI-LVII, Montréal, mai-août 1977, 'Le corps-les mots-l'imaginaire', 246p.
- Le Devoir, Montréal, le 3 juin 1978, Cahier 3, 'La femme et l'écriture', pp.1 et 36.

Etudes littéraires XIII, 3, décembre 1979, 'Féminaire', p.313-425.

Liberté XVIII, 106-107, Montréal, juillet-oct. 1976, 'La femme et l'écriture. Rencontre québécoise internationale des Ecrivains (oct. 1975). Actes de la rencontre', 340p.

Les Nouvelles littéraires 2534, Paris, le 26 mai 1976, 'Ecrire, disent-elles', Dossier préparé par H. Cixous, C. Chawaf, A. Leclerc et M. Gagnon, p.15-20.

Revue des sciences humaines CLXVIII, 4, Lille, 1977, 'Ecriture, féminité, féminisme - Introduction par Françoise van Rossum-Guyon', p.475-632.

Tel Quel LXXIV, Paris, hiver 1977, 'Recherches féminines', 103p.